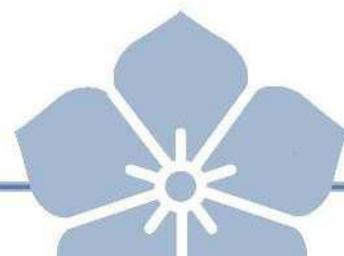


# L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun  
Journal trimestriel en ligne

N°31 - Mai 2020

## Moyens de transport – Humour



# L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun  
Journal trimestriel en ligne

N°31 - Mai 2020

## Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*  
Sélection haïbun

Thème : Moyens de transport

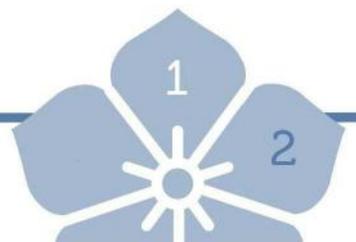
- L'enveloppe verte, *Irène Chaléard* p. 5
- Train de nuit, *Sylvie Saülun* p. 7
- TGV, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 9
- L'auto de papa, *Martine Le Normand* p. 11
- Monique et sa Deudeuche, *Régine Bobée* p. 13



- En collants fuchsia, *Marc Bonetto* p. 15
- Rêve, *Jean-Paul Gallmann* p. 17
- Concours de rire, *Monique Leroux Serres* p. 19
- Chronique d'un félin, *Isabelle Ypsilantis* p. 21
- Une petite bête qui monte, *Michel Betting* p. 25

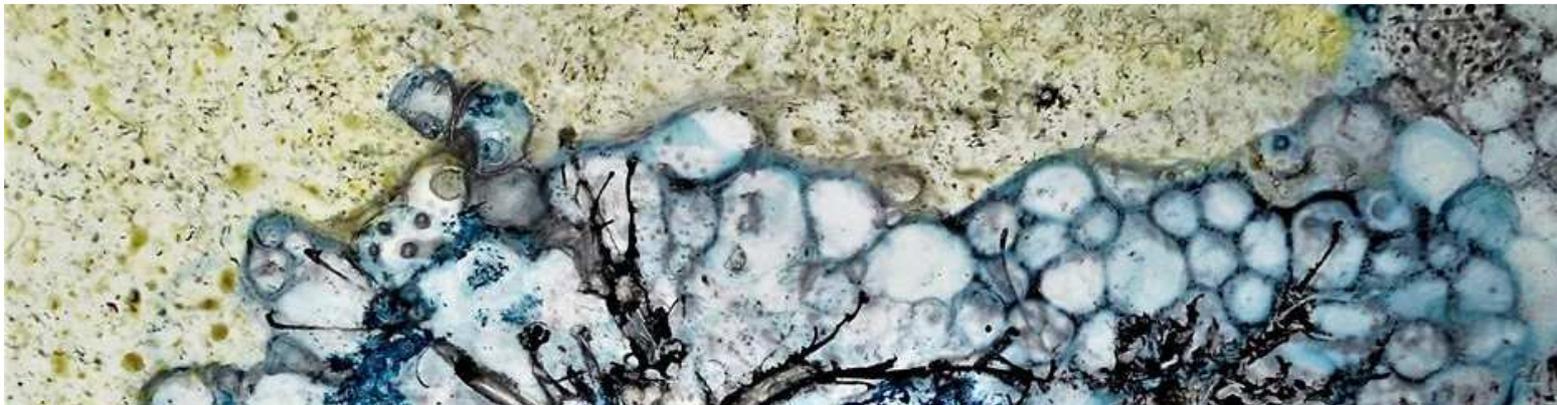
Thème libre

- Carnet d'un voyage intime en Cévennes, *Odile Vecciani* p. 27



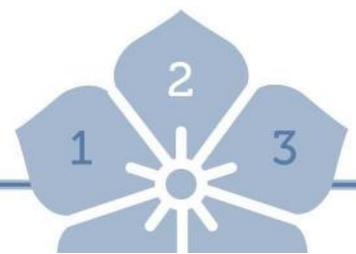
# L'écho de l'étroit chemin

- Les hirondelles, *Geneviève Liautard* p. 31
- Au commencement du monde, *Patrick Gillet* p. 33
- Débat : Est-ce un haïbun ? Un cas particulier : Ce n'était qu'un chat, *Germain Rehlinger* p. 35
- Coups de cœur du jury p. 39
- Appel à haïbun p. 41
- Article
- Haïbun et tanka-prose, deux genres qui se ressemblent..., *D. Duteil* p. 43
- Livres
- *Autour de Proust*, coll. tanka-prose et haïbun, *Éditions du Tanka francophone et AFAH*, par Marie-Noëlle Hôpital p. 47
- *Tankas de veille*, de *Monique Merabet*, par Françoise Kerisel p. 50
- *Naître et Renaître*, collectif de haïkus, de *Danièle Duteil*, par Marie-Noëlle Hôpital p. 51



La vie de l'AFAH : Nos adhérents ont du talent

- *Une belle cerise sur le gâteau ! La vie d'un chercheur sous l'angle humoristique*, de Georges Chapouthier, par Danièle Duteil p. 53
- NaHaiWriMo* en français, le mois du haïku p. 54
- Annonces / Appel à haïkus et tankas p. 55
- Actualité de l'AFAH p. 59
- Adhésion p. 61



*pluie de printemps  
la petite fille apprend  
au chat à danser<sup>1</sup>*

Avec le numéro 30 de *L'écho de l'étroit chemin*, nous nous quittons sur les vœux de bonne année, remplis d'espoir et des projets en tête. Aujourd'hui, c'est le printemps, et nous devons assister au spectacle du renouveau depuis notre fenêtre, dans l'attente de jours meilleurs. Souhaitons que patience et vigilance seront récompensées et que la vie reprendra bientôt son cours normal, encore plus précieuse après l'épreuve...

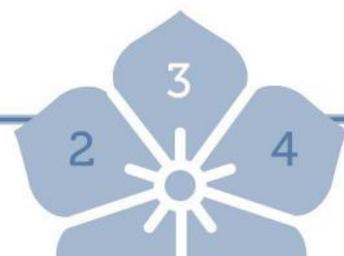
Ce nouveau *Journal de l'AFAH* compte de nombreux haïbuns écrits autour de deux thèmes : « Moyens de transport » et « Humour ». Il était aussi possible, comme à l'accoutumé, d'emprunter un chemin libre de contraintes.

Parmi les moyens de transport, il en est un particulièrement apprécié des gens qui lisent, écrivent ou aiment laisser vagabonder leur esprit : le train. Il offre un temps pour soi, pour méditer, observer au besoin les autres voyageurs, ceux qui montent, ceux qui descendent, scruter le défilé des heures et celui du paysage. Départ précipité et inquiet pour Irène Chaléard, dans *L'enveloppe verte*. Sylvie Salaün aime se laisser aller à ses rêveries, bercée par le roulis de son train qui l'emporte dans la *Nuit d'encre*, tandis que Marie-Noëlle Hôpital nourrit son trajet en TGV « Paris-Avignon » de notes fugaces destinées à un – ou une – intime.

L'autre moyen de locomotion privilégié est la voiture. Autrefois, son / sa propriétaire nouait avec elle des liens très particuliers. Pour certains hommes, elle devenait un véritable instrument de pouvoir, quand bien même s'agissait-il d'une quatre-chevaux. « Le père appuie sur le champignon. », remarque Martine Le Normand, dans *Un dimanche comme un autre*. Beaucoup reconnaîtront l'attitude d'un de leurs proches d'alors et se remémoreront ces sorties en famille où les passagers, femme et bambins, n'avaient qu'à bien se tenir. Enfin, d'humeur plaisante, Régine Bobée assaisonne de clins d'œil son texte *Monique et sa Deudeuche*, rapportant une relation quasi fusionnelle entre la vedette des sixties et sa conductrice, carrément fascinée par ce qui se joue sous le capot.

Filant le thème de l'humour, Marc Bonetto suit d'un œil critique, dans *En collants fuchsia*, les extravagances des promeneurs du Jardin du Luxembourg. De son côté, Jean-Paul Gallmann fait un *Rêve* étrange et s'empêtre dans ses histoires sans O, des histoires à dormir debout, bien sûr ! Des moments très drôles sont aussi offerts avec les *Concours de rire* de Monique Leroux Serres : un vrai tour de la planète de toutes les inepties inventées pour amuser le monde. Plus casanière, confinement oblige, Isabelle Ypsilantis, dans *Chronique d'un félin*, conte le désarroi d'un chat qui ne sait qu'inventer pour attirer l'attention de ses maîtres. Quant à Michel Betting, il doit affronter un vrai cauchemar face à *La petite bête qui monte*.

1. Issa (1763-1827), traduit par CHENG Wing fun & Hervé Collet.



# L'écho de l'étroit chemin

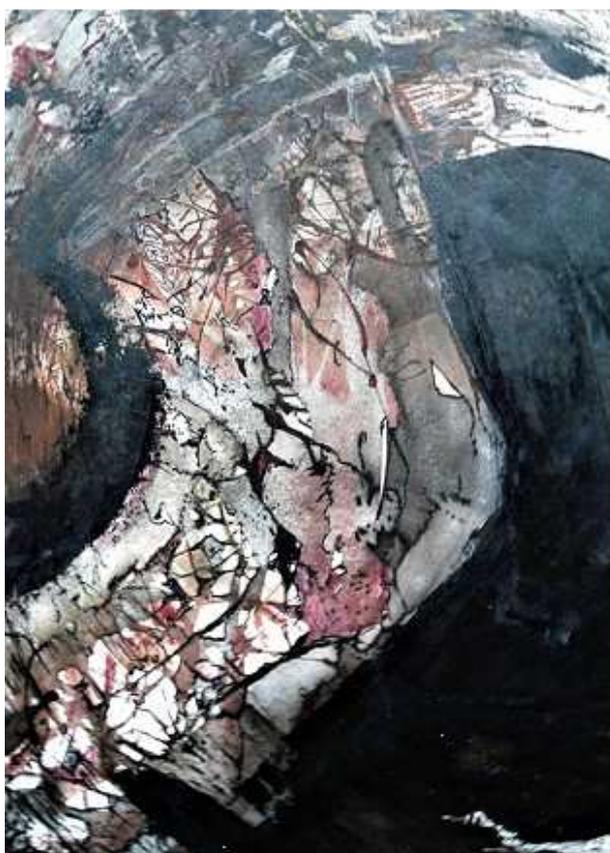
Trois haïjins ont préféré le thème libre : Odile Vecciani (*Carnet d'un voyage intime en Cévennes*), Geneviève Liautard (*Les hirondelles*) et Patrick Gillet (*Au commencement du monde*). La composition de Germain Rehlinger, *Ce n'était qu'un chat*, écrite en vers libre et haïkus, prend place à part : elle offre l'occasion de se poser la question « Est-ce vraiment un haïbun ? » L'auteur lui-même apporte un début de réponse.

Le jury, composé de Jo(sette) Pellet, Chantal Sonnic-Pilates et moi-même, a eu plusieurs coups de cœur, à découvrir plus loin.

Avant d'aborder les rubriques traditionnels, *Livres, Nos adhérents ont du talent, Appels à textes, haïkus et tankas, La vie de l'AFAH*, un article, *Haïbun et Tanka-prose : des similitudes... oui mais* mène une brève étude comparative entre les deux genres mixtes. Un encart donne à lire enfin quelques haïkus thématiques composés au cours du mois de février par des membres de Facebook et de l'AFAH, dans le cadre de la manifestation nationale *NaHaiWriMo*.

Ce numéro 31 de *L'écho de l'étroit chemin* est entièrement illustré par la plasticienne Choupie Moysan : un univers artistique à découvrir.

Danièle Duteil



*Marche* – acrylique sur papier



# L'écho de l'étroit chemin

Mai 2020 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " moyens de transport "



## L'enveloppe verte

Cyprès agités  
entre deux ombres mouvantes  
un soupçon d'étoile

Un éclair éblouissant accompagne le sifflement strident. Une brume grisâtre s'accroche aux vitres du train. Installée dans une voiture quasi-vide, elle tire de son sac à main une enveloppe vert-pâle.

Il y a trois mois, sa mère lui a rendu visite et lui a murmuré, au restaurant, une phrase énigmatique dont elle a gardé le mystère :

– « Je dois te dire...J'ai quelque chose à te dire...Prends le temps de venir à la maison... ».

Hier, l'enveloppe est arrivée, reconnaissable par la couleur : une lettre de sa mère.

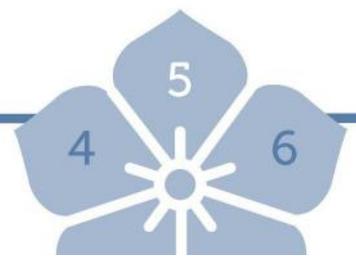
Beaucoup d'appréhension. Sans l'ouvrir, elle a aussitôt acheté un billet de train.

Depuis les questions s'amoncellent.

Le train démarre sous une pluie naissante. Entre deux suppositions angoissantes, elle regarde défiler de plus en plus vite les maisons du quartier de la gare. Ardoise et tuile : noir et rouge, comme son humeur oscillant au gré de ses pensées. Plus loin, un clocher pointu et l'école au mur de brique rouge.

Sur le tableau noir  
mots à la craie effacés –  
été silencieux

Elle tourne la tête vers les quelques passagers somnolents puis sombre à son tour, bercée par le tempo ferroviaire. Un crissement la réveille. Le train ralentit. Des bandes vaporeuses effilochées flottent dans un ciel plus clair.



# L'écho de l'étroit chemin

D'un geste sec, elle déchire l'enveloppe, en tire fébrilement le papier vert, soupire puis le déplie délicatement et lit :

– « On a coupé ton cerisier. Il était malade. Pardon. Maman »

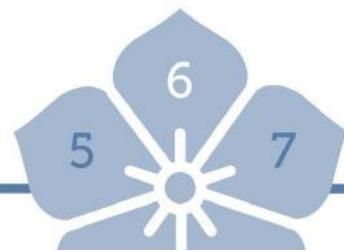
Le train s'arrête. Elle fixe le quai. Une sensation de chaleur l'envahit : une ébauche de colère qui retombe, laissant place à un sourire de tendresse et de soulagement.

fin croissant de lune  
les fantômes dispersés  
une odeur de mousse

*Irène CHALÉARD (France)*



*Patcha mama* – acrylique et techniques diverses





## Nuit d'encre

J'aime le train, la nuit.

J'aime ce moment d'exaltation quand disparaissent le quai et les dernières maisons, aux lumières jaunes derrière leurs rideaux. J'aime ce court instant quand, tout à coup, le monde est happé dans le néant, et que le train sombre dans la nuit comme dans l'océan.

Le train de nuit est long, interminable, ses couloirs déserts et peu éclairés, ses wagons remplis d'un même son hypnotique, le frottement des roues sur les rails. Les rares voyageurs, rencontrés sur le quai, ont mystérieusement disparu.

De jour, les wagons s'agitent, l'air est rempli de bouts de phrases, de pensées furtives, d'émotion, de fatigue.

La nuit, il ne reste plus que le silence derrière la voix du train.

Peu à peu, son bruit se fait berceuse. L'heure est à la détente, à la rêverie. Le temps s'immobilise.

Le voyage alors devient porteur d'imaginaire, et invite au romantisme, à la mélancolie. C'est le retour des permissionnaires, la scène du crime presque parfait, la rencontre des espions, le lieu de certains fantasmes.

On ne dort pas vraiment. On rêve qu'on voyage. On voyage dans les rêves. C'est un instant magique, suspendu entre deux mondes.

des traînées de pluie  
sur la fenêtre du train  
nuit d'encre

*Sylvie SALAÛN* (France)



# L'écho de l'étroit chemin



*Au profond du minéral* – dessin encre de Chine et encres acrylique, sur papier BFK





*Quelque part entre Paris et Avignon*

*« Excuse l'écriture tremblante, hésitante... Mon portable est en panne de batterie, je suis dans le TGV qui m'éloigne de toi. Où ? Je n'en sais rien, il va trop vite pour que je puisse déchiffrer les pancartes des gares ou les panneaux sur l'autoroute. Rien à voir derrière la vitre, sauf une interminable bouillie verte, la campagne, à cette allure-là...*

*Je viens à peine de te quitter (tu n'as pas agité de mouchoir sur le quai mais tu m'as fait signe de la main) et déjà tu me manques.*

*Près de moi, une femme lit des brochures, c'est une association caritative qui les édite, ça a l'air intéressant. De l'autre côté, des gens vont au même endroit et se reconnaissent ! Drôle de hasard ! Cela m'est arrivé plusieurs fois à moi aussi. À croire que ce sont toujours les mêmes qui décident de s'en aller !!! Ils se rendent à un congrès religieux. Je saisis des bribes de conversation :*

*« Nos missions »*

*« La santé du Pape se dégrade*

*– L'évêque de Tours va bientôt partir »*

*Le contrôleur, courte interruption en costume sombre. Je reprends. Ah ! Un peu d'animation ; devant moi, les voisines se disputent :*

*« Vous m'avez pris ma place, j'ai le numéro 20 !*

*– Et moi la place 23, vous n'allez pas m'obliger à changer maintenant, je suis installée !*

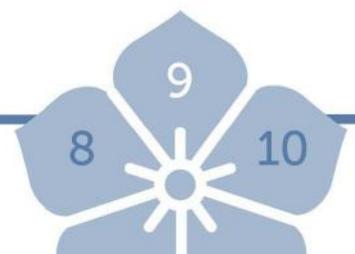
*– Désolée, j'avais réclamé une place fenêtre, réservée longtemps à l'avance. »*

*Une vieille dame qui se cramponne à son siège. Elle ne répond plus. « Je vais chercher le contrôleur » tonne la plus jeune, très irritée. Finalement la vieille cède.*

*Puis la trajectoire se poursuit, lisse, rapide et sans histoire. Tolstoï aurait du mal à écrire sa « Sonate » aujourd'hui. Je n'ai en face de moi qu'un fauteuil incliné : comment prendre langue avec un fauteuil ?*

*Des gamins jouent avec un appareil électronique, j'entends une petite musique répétitive, agaçante à la longue. Un vague grésillement m'arrive à l'oreille... Un jeune passe, les écouteurs laissent échapper les sons... Sonnerie du téléphone. Je perçois des phrases au vol.*

*Des paroles en l'air  
sur un rythme modifié –  
ralentir travaux.*



# L'écho de l'étroit chemin

*En voilà un qui titube entre deux rangées de voyageurs, un passant, un beau passant. J'aimerais le connaître... je regrette les wagons d'autrefois, on errait dans les couloirs, on se rencontrait... il était facile de se déplacer, d'en griller une, nez au vent (on pouvait ouvrir la fenêtre sans toutefois se-pencher-au-dehors).*

*L'homme a disparu, j'ai envie de réécrire la chanson de Brassens ou plutôt le poème (de Paul Fort ?) :*

*« Au beau compagnon de voyage  
Dont les yeux, charmant paysage  
Font paraître court le chemin »*

*En réalité, je ne parle à personne sauf à toi. Mes précédents parcours ont été émaillés d'incidents : grèves, pannes, tentatives d'attentat... Du coup, des inconnus se liaient : si la machine se grippe le trajet vire à l'aventure. Je me rappelle cette nuit du 2 Janvier, les voitures immobilisées sous une couche de neige plus épaisse que celle des cartes de Noël... Les propos allaient meilleur train que la locomotive !*

*Le haut-parleur : me voici à destination.  
Ce n'est qu'un au revoir... mon amie. »*

*Fichu dénoué  
l'ombrelle s'épanouit  
tout près du soleil.*

*Marie-Noëlle HÔPITAL (France)*



*Les bleus se replient sur l'été – encre sur papier plié*



## L'auto de papa

Avant moi, il y avait eu la Juva 4. Mon père se vantait d'avoir badigeonné le toit de goudron pour qu'il ne pleuve pas dedans. C'était une histoire bizarre : une histoire de guerre, je crois.

Après il y a eu beaucoup de 4 Chevaux, Dauphine, Ariane, Trianon... Il notait leurs noms et leurs dates de naissance sur de petits calepins, leurs numéros d'immatriculation, le nombre de kilomètres, l'essence consommée ; il collectionnait leurs photos : maman et moi devions poser devant et sourire « au petit oiseau qui va sortir ! ». Je ne l'ai jamais vu, j'ai arrêté de sourire.

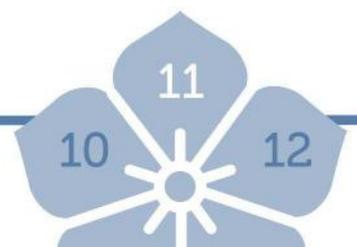
Photo jaunie  
aux quatre bords dentelés –  
où est passé l'oiseau ?

Ses dimanches étaient consacrés à toiletter sa dernière chérie : il la passait à la Belle Polie pour qu'elle brille toujours plus (je comprendrai plus tard que le produit s'appelait *Abel Polish*). Il ne supportait ni chiure de mouche ni égratignure. Il ne me supportait pas quand j'avais envie de vomir, systématiquement, quelques kilomètres après le départ. Il ne supportait aucune voiture devant lui. Ma mère s'accrochait à la poignée de la portière (elle avait compris, elle, qu'il n'y voyait que d'un œil !). À l'arrivée, elle souffrait d'une crampe dans l'avant-bras.

Moi, je faisais des prières et des signes de croix à chaque calvaire croisé, si je ne dormais pas sur la banquette arrière. J'ai parcouru des centaines, des milliers de kilomètres en dormant. Je ne partais jamais sans mon oreiller et mon nounours. Ma mère n'oubliait jamais les sucres et l'alcool de menthe et elle n'oubliait jamais de vaporiser de l'insecticide plein la maison au petit déjeuner, quand nous partions pour plusieurs semaines. Mon père n'oubliait jamais de se saouler la veille. Charger le coffre générait systématiquement des engueulades. Ma mère n'avait pas le droit de s'en mêler. Elle n'a d'ailleurs jamais pu conduire : elle avait peur de se faire tuer si elle rentrait avec une voiture cabossée.

La voiture  
un hexaèdre de tôle –  
compression de César

Je me souviens des longues routes bordées de peupliers. J'imaginai que je passais une grande faux invisible par la fenêtre et que je les décapitais tous. Ça allait provoquer des accidents. Quand mes parents entendraient ça à la radio – si maman n'avait pas obligé papa à l'éteindre – ils diraient qu'on l'avait échappé belle.



# L'écho de l'étroit chemin

Il fallait passer la nuit dans des hôtels pas chers mais avec garage. Impensable de laisser dormir sa voiture chérie sur la voie publique ! J'aimais manger au restaurant : mes parents étaient obligés de bien se tenir. J'aimais commander une omelette. Ça mettait ma mère en colère : elle serait cuisinée avec de la mauvaise graisse et j'attraperais encore une crise de foie... et la nausée bien sûr.

dans mon rêve  
je suis au volant –  
ivresse du bonheur

*Martine LE NORMAND (France)*



*Phagocytage – acrylique sur pliage et scotch*



## Monique et sa Deudeuche

Monique, elle a toujours été lente, toujours un peu en décalage, en retard pour tout.

Elle a passé son permis de conduire à quarante ans.

Et là, sa vraie vie a commencé.

Elle est tombée en amour avec une deux-chevaux rouge camion de pompier.

Ensemble, elles ont voyagé. Beaucoup. Seulement voilà, la Deudeuche s'est un peu fatiguée. Le voisin de Monique est formel : il faut changer le moteur, ou alors changer de voiture. Mais ça, c'est hors de question ! Monique et sa Deudeuche, c'est à la vie, à la mort. Monique ne larguera pas sa Deudeuche à la casse. Point.

Alors Monique s'est renseignée. Mettre un moteur neuf, c'est bien trop cher. Monique n'a pas beaucoup de sous, mais elle a du temps. C'est décidé : elle va s'y coller elle-même, toute seule s'il le faut. Elle va la réparer, la bichonner, sa titine. Oui, mais par où commencer ? D'abord, savoir comment c'est foutu, un moteur de bagnole. De 2CV en particulier. Direction Internet pour trouver un manuel technique de l'époque. Une fois le bouquin potassé, contacter un club de fans de la 2CV, pour discuter, trouver des contacts, des adresses. Ensuite, aller sur place, faire les casses, les garages de villages pour trouver des pièces.

Devant le garage  
la brave Cinquecento  
fait encore sa pub

Et puis, se lancer. Démonter, nettoyer, changer, remonter...

Finalement, Monique y a pris goût, à la mécanique. Elle adore ça, mettre les mains dans la graisse et le cambouis. Elle passe le plus clair de ses journées dans le garage, ou bien dans la cour quand il fait beau, le nez sous le capot. Emportée par sa nouvelle passion pour la mécanique et son amour immodéré pour sa Deudeuche, Monique en a peut-être fait un peu trop... Elle y a mis un turbo.

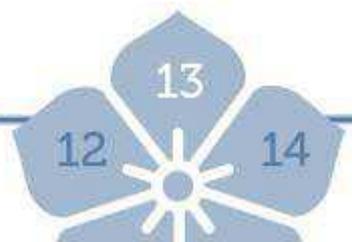
Demain, c'est le Grand Jour : elles sont prêtes toutes les deux pour leur première sortie...

Waouh ! Ça y est ! On est parties !

Je crois que Monique ne se rend pas bien compte de ce qu'elle a fait, là !

On va y aller tranquille ok ? Je sors du garage, tout doucement, pour ne pas l'effrayer. Manquerait plus que je la plaque au guidon ou qu'elle passe par le toit !

Là, tout doux ma belle ! On sort de la cour, clignotant à gauche, elle passe la seconde, c'est bon, ça roule. Hop, la troisième en douceur. Je sens que ça part là...



# L'écho de l'étroit chemin

Attention !! En avant toute ! C'est parti ! Même plus besoin de prendre de l'élan dans la descente. On passe la quatrième et... Waouh !!! Ça décoooolle !!!!  
C'est grisant la vitesse ! J'en avais rêvé. Monique l'a fait.  
Monique, elle, elle est aux anges...

Sortie de route  
chevauchée fantastique  
au soleil couchant

*Régine BOBÉE (France)*



*Envolée* – encre et technique mixte sur bristol fort

# L'écho de l'étroit chemin

Mai 2020 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " humour "

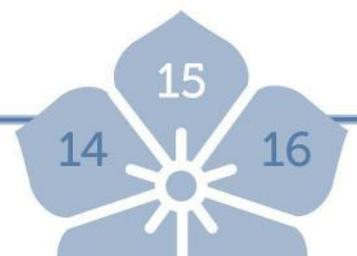
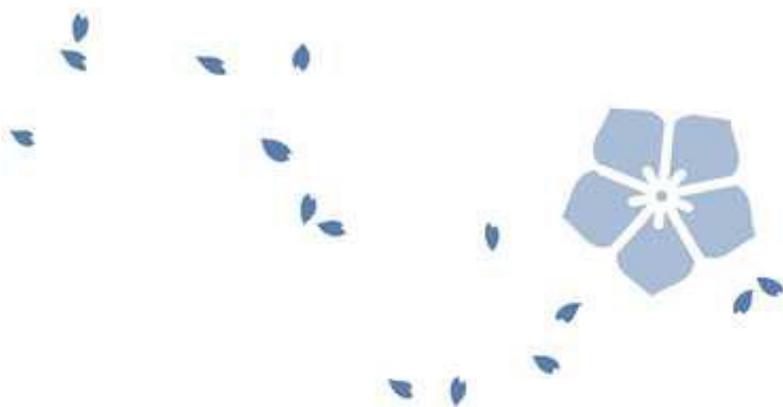


## En collants fuchsia

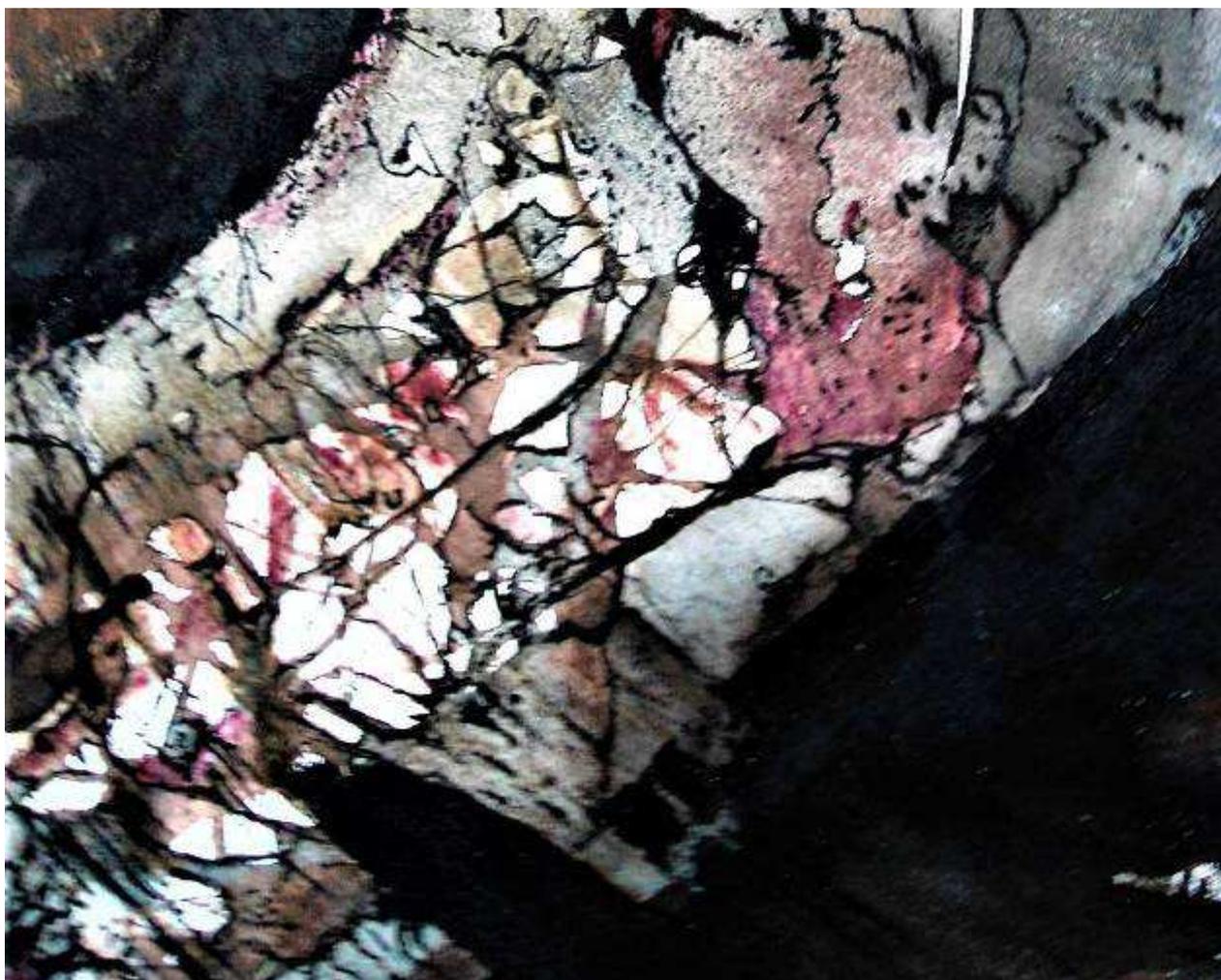
En collants fuchsia, vert pomme, orange fluo, ils courent dans les allées du Luxembourg. C'est pas un peu con, tous ces efforts ? Moi, Je préfère le couple qui s'enfile des morceaux de pizza entre deux baisers sauce tomate ; les flâneurs aux clébard et mouflets ; le dégustateur d'huîtres avec le citron et le pain bis de rigueur. Peinard dans mon fauteuil roulant, je mate les filles, les moineaux, le Sénat, les marronniers. Deux zigues toument autour de la statue du Marchand de masques. Tu l'ignores sans doute, mais c'est un célèbre lieu de rencontres orgiaques et ils attendent d'éventuels amateurs. Vérifie si tu me crois pas. Ça peut servir.

Montagne au crépuscule  
La même sérénité  
Place de Furstemberg

*Marc BONETTO (France)*



# L'écho de l'étroit chemin



*Là où ça se fissure – encres*



sport en chambre  
les barres parallèles  
du chocolat

Est-ce le jeu poétique *NaHaiWriMo*<sup>1</sup>, dont le thème du jour était « Rêve, souhait » qui m'a fait faire un cauchemar dans la nuit ? J'étais parmi des gens inconnus, tous du même âge à peu près, un âge d'étudiants et de trentenaires enfermés dans des locaux sur plusieurs étages. J'ignore de quoi nous étions accusés. Certains semblaient mieux au courant de ce qu'on devait faire ou ne pas faire. Installés à des tables du genre salle de conférence nous avons de quoi écrire devant nous.

Il y avait intérêt à ne se faire remarquer d'aucune façon. On m'avait dit qu'il fallait éviter la voyelle « O » dans les paroles et les écrits sous peine d'être sanctionné.

J'ai eu le malheur de me faire remarquer en laissant tomber le stylo – dès à présent le pli était pris, pour le « O », ce qui me rassurait un peu. En m'avançant dans le but (j'ai pas dit « pour » !) de ramasser le stylo, le camarade adjacent m'a fait baisser la tête afin d'éviter un tir de flash bull. Mais rien n'y a fait. J'étais repéré. Une espèce de rebutcup est venu me saisir par le bras et m'a entraîné dans une salle attenante afin d'accéder à l'intime.

Devant un tableau blanc – farcément – il me demande de faire un dessin. Je ne tombe pas dans le panneau et bien entendu j'évite le cercle qui m'eût été fatal. Je dessine plein de triangles qui écrasent carrément un polygone.

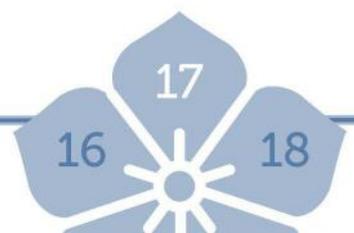
Ensuite il me demande ce que je pense du Président. Je n'aime pas Sarkuzy ni Flanby, glapis-je. Il me demande si j'aime les valses et mazurkas d'un certain Frédéric, essayant de me faire dire le blaze. C'était un jeu de ni « Ja » ni « Nein », mais j'étais sur mes gardes et il finit par me relâcher plein de dépit. Et c'est ce « Ouais, ouais ! » que je lançai en revenant dans la salle qui me fut fatal. Il ne me restait plus qu'à retourner dans un deuxième sommeil.

Comme le dit le haïjin B. C<sup>2</sup>....

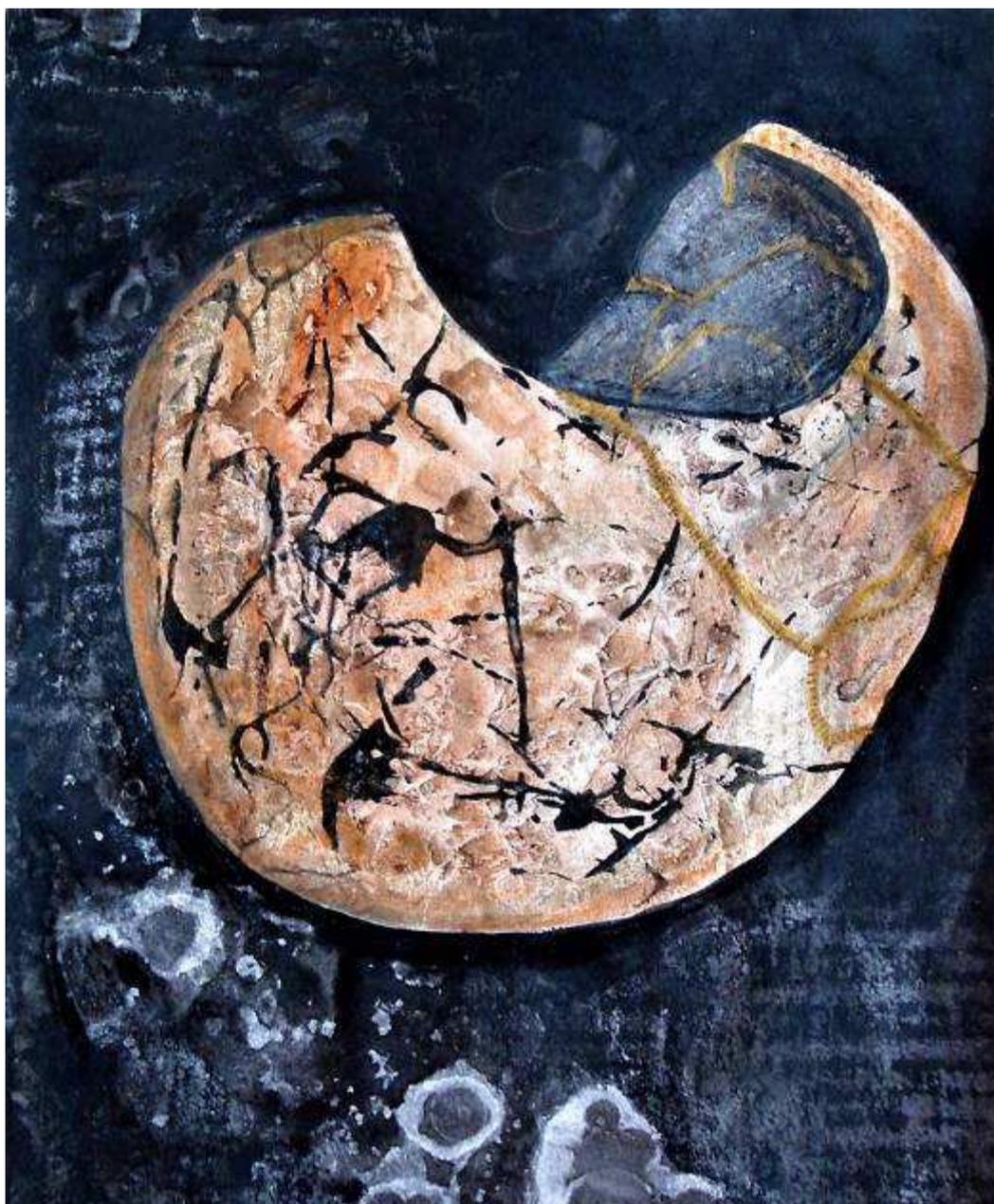
interprétation des rêves  
j'ai laissé la clé  
sous mon oreiller

Jean-Paul GALLMANN (France)

- 
1. *NaHaiWriMo* : National Haiku Writing Month, le mois du haïku (chaque année en février).
  2. Ben Coudert.



# L'écho de l'étroit chemin



*Kintsugi* : méthode japonaise de réparation de la porcelaine cassée au moyen de laque et de poudre d'or



## Concours de rire

Comment se déridier en cette période de pandémie ?

Certains ont l'humour léger, de tête ? intello ?  
D'autres ont la rigolade lourde, en dessous de la ceinture...  
D'autres ont l'humour vache.  
Assez pince-sans-rire, j'ai plutôt l'humour noir et le rire jaune.

Salon du livre  
Devant *les poèmes pour grandir*  
une naine

J'aimerais parler de quelque chose d'aussi universel que le coronavirus, dont aucun groupe humain n'est exempté... mais qui prêche à se réunir par milliers pour se bidonner.

Sans doute, avez-vous entendu parler du championnat du cri de cochon ? On peut d'emblée trouver ça concon. N'empêche que si vous allez sur You Tube écouter le lauréat, vous aurez bien du mal à ne pas vous fendre la pêche – certains diront « la poire ». Et vous aurez peut-être envie d'aller à Trie-la-Baïse pour la prochaine session.

Certains préféreront peut-être le lancer de portables ? Rendez-vous en Finlande dans la ville de Savonlinna. Élaborée, la session comporte trois catégories : le lancer par-dessus l'épaule, le freestyle, et la catégorie junior.

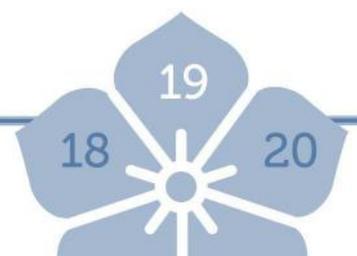
En ce qui me concerne, je suis assez scotchée par le cracher de bigorneaux ! On a droit à trois essais, sachant que le record actuel est de 11m 04. L'idée en serait venue à un maître-nageur de Roscoff, pour occuper les enfants un jour de pluie.

Poste de secours  
Un petit bigorneau  
attend ses parents

La Bretagne, toujours riche d'idées en la matière depuis les lancers de menhir, propose ailleurs le lancer d'artichauts, dans la hotte d'un partenaire – portant un casque, j'espère – qui se tient à une distance imposée.

Les Bretons ont aussi inventé le concours de décorticage de langoustines. Les règles seraient trop longues à expliquer.

Plus au sud, mon cœur balance entre le lancer de tong à Hourtin-en-Gironde – record du monde : 39,56 m en 2015 – et le lancer d'espadrille à Bayonne – record : 23 m en 2017. Conclusion pratique, si vous visez quelqu'un qui s'enfuit, préférez la tong !



# L'écho de l'étroit chemin

Pas breton, ni basque, mais bien français quand même, que diriez-vous d'un championnat du monde du « pull moche ». Il existe ! Cette remarquable épreuve se tient tous les ans à Albi, dans le cadre du salon vintage.

Vous voulez avoir une idée ? Les gagnants du dernier concours ont été, dans la catégorie solo, un magnifique pull gris nuage avec trompe en relief, tricotée aussi, sur l'estomac, et qui laisse apparaître quand on lève les bras de larges oreilles roses et soyeuses.

Dans la catégorie duo, deux femmes portaient un pull « XV de France ». Indescriptibles ! Je vous laisse aller voir l'image sur Internet.

Et dans la série groupe : une bande d'adultes en bébés vintage, aux barboteuses et bonnets improbables.

350 candidats quand même ! En serez-vous le 18 décembre 2020 ?

Les amusements humains, comme les virus, n'ont pas de frontières. Tous les continents sont touchés. Peu de pays y échappent.

Connaissez-vous par exemple le concours de la plus belle sculpture du radis ? C'est au Mexique que ça se passe.

Le concours de la chaise de bureau costumée, pour en faire un bolide dans une piste très pentue ? C'est au Japon qu'il faut aller.

Vous préférez un lancer de thon ? Direction l'Australie.

Plus original mais non moins déridant, le concours des cheveux gelés, au Canada. Il faut vous mouiller les cheveux avec une eau à 40°, vous redresser, façonner votre tignasse autant que faire se peut, puis laisser geler à - 30° et prendre la photo.

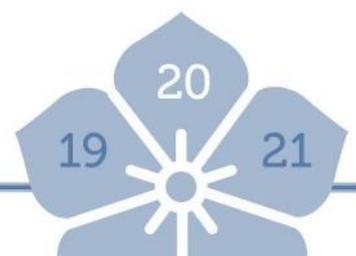
Peut-être un peu loin de l'humour anglais, du trait d'esprit – mais ne soyons pas bégueule – il existe en Finlande : le porter de femme !

L'homme doit prendre une femme sur son dos – on ne dit pas qu'elle doit être la sienne – et parcourir un chemin semé d'obstacles. Celui qui fait le meilleur chrono gagne le poids de la femme en... recueils de haïkus ? Non ! En bière !

Ah ! Vive les médecins ! Et la foule !!! et la fête !!!

Les hommes  
préfèrent les rondes -  
et la blonde

*Monique LEROUX SERRES (France)*





## Chronique d'un félin confiné

*départ en vacances  
le bruit d'un moteur  
avant le silence*

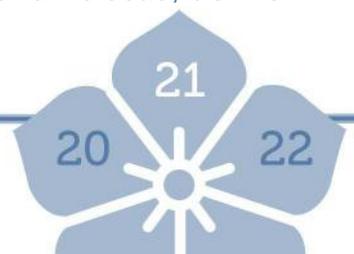
Je suis une rousse de gouttière âgée de deux ans, enceinte pour la première fois. J'ai été trouvée par un matin d'hiver, à demi-morte de faim et de froid devant une brasserie. « Chopine », c'est le drôle de nom choisi pour moi par le bipède qui m'a recueillie.

Depuis, je dispose d'un jardin et d'une maison spacieuse dans laquelle j'héberge mon bienfaiteur, une bipède femelle jalouse de moi et un bipède de petite taille. Tous trois sont à mon service, à l'écoute du moindre de mes désirs. Ils me nourrissent, me soignent, me parlent, me dorlotent, m'obéissent sans rechigner. De mon côté, en observant leurs gestes, leurs regards, leurs attitudes, leurs émotions, j'ai appris à les connaître. Et en maline féline que je suis, j'ai adapté mon langage et mon comportement pour garder leur affection et leur dévouement (pour ne pas dire dévotion) aussi longtemps que possible. Bref, de vagabonde moribonde, je suis devenue déesse vénérée.

Il y a peu, j'avais la vie idyllique d'une bronzée au Club Med. Je le sais parce que j'ai visionné la série entière des *Bronzés* avec mon bipède préféré. Réveil tardif, repas à volonté, étirements sur tapis douillet, visites des alentours, sieste sur canapé en toute tranquillité, soirée animée par les G.O. de la télé, câlin tardif précédent le dodo dans un lit en osier avec coussins moelleux. Mais ma vie a brutalement changé du jour au lendemain.

*Corona  
un nouveau mot  
dans leur bouche*

Alors que je pouvais agir à ma guise du matin au soir, voilà que les trois bipèdes encombrant mon espace à longueur de journée. Sur Bastet, que se passe-t-il ? Ils oublient l'heure de mes croquettes, je suis obligée de pousser des miaulements intempestifs pour obtenir ma pitance. La bipède ratisse sans cesse le tapis avec l'aspirateur, du coup, adieu mes assouplissements ! Le demi-bipède squatte mon canapé, maniant manettes et claviers en continu. À 20 heures précises, ils écoutent le JT d'un air atterré qui me donne des angoisses, avant de me gratifier d'une maigre caresse, signe que je dois rejoindre mon panier pour une nuit d'insomnie. Il y a pire : mes sorties sont limitées à dix minutes chrono, à dix mètres du perron. Désormais confinée, je me balade en liberté surveillée. À peine ai-je le temps de dégourdir mes pattes, de humer les premières fleurs, de flairer une souris, de lorgner un oiseau, de me



# L'écho de l'étroit chemin

rouler dans la terre chaude, qu'il me faut rentrer. C'est tout juste si je ne dois pas griffonner une demande d'autorisation ! Ma plus grande crainte est d'avoir à supporter un harnais, ce carcan qui empêche les nains de l'espèce canine de courir où bon leur semble.

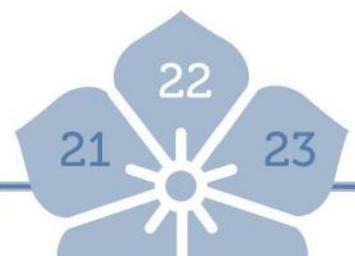
Sans doute s'inquiètent-ils pour moi, prête à accoucher. Je ne cours pourtant aucun risque. Plus une seule voiture ne circule et mon gros bidon m'empêche de faire le mur. D'ailleurs, à propos de gros ventre, je remarque que celui de la bipède s'arrondit aussi, malgré les efforts qu'elle fournit quotidiennement sur le tapis. J'ai mon idée sur la question. Elle avale une plâtrée de pâtes à chaque repas, piochées dans le stock de nouilles qu'elle conserve dans le placard de la cuisine. Heureusement, pour le moment, j'ai échappé aux spaghettis et aux macaronis. Ce serait le comble, je tiens à retrouver ma ligne après l'accouchement.

*le chat du voisin  
siamois mais dans ses iris  
le ciel d'Italie*

Hier, pour me divertir de mon anxiété chronique, j'ai inventé un jeu extra. J'avais repéré une montagne de rouleaux de papier bleu, rose, blanc, agréablement parfumés à l'aloë vera. J'ai profité d'une courte absence du trio pour m'amuser à les déchiqueter. Complètement déchaînée, j'ai déroulé, tiré, mordu, griffé, lancé, déchiré, avec un acharnement digne d'un Pitbull. Une fois défoulée, j'ai regagné mon coussin pour un repos bien mérité. Mais à peine avais-je fermé les paupières que des cris suraigus ont résonné. Je me suis précipitée, me préparant mentalement à un horrible malheur. À la vue des lambeaux recouvrant la moquette du salon, la bipède hurlait : « C'est pas possible, c'est pas possible ! Et on n'en trouve plus ! » Ses lamentations m'ont fait comprendre que je venais de réduire une rareté en bouillie. Pourtant, ce papier, ils le jettent dans un trou après leurs besoins. Qu'ils sont bêtes tout de même, c'est comme si ma litière valait de l'or !

À l'instant où la furie m'a aperçue, j'ai su qu'elle allait m'étrangler. J'ai détalé aussi vite qu'un lévrier en compétition pour me réfugier sous une armoire. Frustrée de ne pouvoir m'attraper, elle m'a passé un tel savon que mes tympans en souffrent encore. (Entre parenthèses, en parlant de savon, j'en ai reniflé un tas dans la salle de bains. Quel délice ! Ils sentent la rose, la verveine, le muguet, la lavande, j'adore). Mon statut de future mère m'a sauvée. M'étant fauflée sous l'armoire en m'aplatissant au maximum, je n'arrivais plus à sortir de ce guépier. Mes miaulements plaintifs et pitoyables, du genre nourrisson en détresse, ont porté leurs fruits. Ils ont poussé le meuble et j'ai filé humblement jusqu'à mon écuelle, vide. Je n'ai pas osé réclamer.

Cette nuit, le sommeil me fuit. Installée sur mon perchoir, mes yeux verts fixés sur l'horizon, je réfléchis à la situation. Quelque chose ne tourne pas rond. La lune luit à la fenêtre, mais je ne lui demande rien, elle ne s'occupe pas de ça. Je connais la chanson. Soudain, j'ai une révélation : c'est Voldemort et ses Mangemorts qui attaquent ! Je le sais



parce que j'ai visionné toute la saga des Harry Potter avec mon petit bipède. Je ne me fais aucune illusion, ce n'est pas ce court sur jambes qui nous sauvera des Forces du mal vu que primo, il n'est pas sorcier et que secundo, il a peur d'une araignée de trois millimètres de circonférence pattes comprises. Si au moins sa copine continuait à venir les mercredis, il aurait son Hermione pour l'aider car, comme toutes les femelles sauf ma bipède, elle est plus intelligente que les mâles. Hélas, on ne la voit plus...

*bisou sur la joue  
un souvenir  
du temps d'avant*

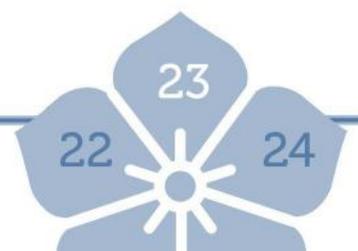
J'en suis là de mon désespoir quand je ressens les premières contractions. Je saute dans un cageot aménagé pour la circonstance. Le travail est si rapide et facile que je retourne les chiffons à la recherche de ma progéniture. Un seul chaton ! C'est le stress, j'ai dû faire une moitié de grossesse nerveuse. Il est aussi blanc qu'une boule de coton sans un seul poil de rousseur. J'essaie de me souvenir du père parmi tous mes prétendants. C'est sûrement ce matou blanc, un rebelle balaféré et boiteux à la Joffrey de Peyrac. Je le sais parce que j'ai visionné les *Angélique* du premier jusqu'au dernier avec ma bipède. Ma Bastet, faites qu'il ait mon charme car, comme toutes les femelles sauf ma bipède, je suis plus charmante que les mâles.

Le trio s'extasie devant le nouveau-né. On dirait les rois mages devant l'enfant Jésus (perso, je préfère les dieux égyptiens). « Quelle blancheur de neige ! Qu'il est mignon, beau, magnifique ! ». Il leur semble aussi précieux que les rouleaux de papier mutilés, mais récupérés tant bien que mal.

Tout à coup, mes oreilles se dressent en entendant le nom de mon unique descendant : « Pépite ». L'espace d'une seconde, j'ai cru défaillir. Non ! Surtout pas « Péku » ! Ouf ! Merci Bastet, me voici rassurée. À partir d'aujourd'hui, dans l'attente de jours meilleurs, je vais me consacrer à l'éducation de Pépite. J'ai confiance, mon instinct me dit que les choses s'arrangeront. Et quoi qu'il advienne, jamais je ne les abandonnerai car malgré leurs défauts, je les aime bien mes humains, même ma bipède.

*Rameaux  
les yeux d'un chaton  
s'ouvrent au monde*

Isabelle YPSILANTIS (France)



# L'écho de l'étroit chemin



*Vibration de la lumière : banc de harengs– acrylique, pastel gras*

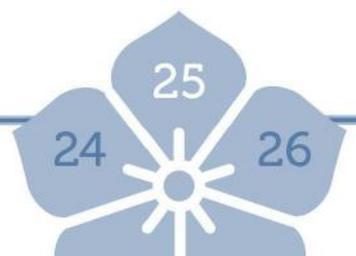


## Une petite bête qui monte

Alors que j'étais debout dans la salle de bain, en train de me brosser les dents, j'aperçus, oh horreur ! contrastant avec la faïence blanche, une petite tache noire au fond du lavabo. Je m'apprêtais à saisir l'éponge pour effacer cette insulte flagrante à mon hygiénisme compulsif, quand je vis la petite tache bouger et avancer doucement. Je m'approchai alors pour tenter d'identifier la bête, car il s'agissait bel et bien d'une bête, certes minuscule mais bête tout de même ! Comme elle ne cessait de bouger, et que la presbytie avait fait son œuvre sur mes yeux de quadragénaire – il va falloir que je prenne rendez-vous chez l'ophtalmo ! – il me fut impossible de dénombrer exactement les pattes : sept ou huit ? Finalement, j'optai pour six. J'arrivai ainsi à la conclusion que je me trouvais face à une fourmi, et non à une araignée. C'est là que je commis ma première erreur, mais je l'ignorais : je me mis à hésiter pour savoir si je devais laisser la bête en vie ou bien l'occire sans pitié. Dans ce dernier cas, j'avais le choix entre la noyer ou l'écraser brutalement. Mais, dans ma très grande mansuétude – sans doute étais-je dans un bon jour – je décidai de l'épargner. Ainsi, je l'évacuai sans lui faire le moindre mal – seconde erreur, mais je l'ignorais encore –. Tranquillement, j'éteignis la lumière pour aller me coucher enfin.

ciel étoilé  
un chien aboie  
au loin

Un matin, quelques semaines plus tard, tandis que je me rasais devant le lavabo et que j'avais complètement oublié cette histoire de bestiole, je fis tomber ma serviette. Soudain, alors que je m'accroupissais pour la ramasser, je distinguai sur le sol une grosse bête noire, immobile, qui semblait m'épier. Il était inutile cette fois de compter les pattes pour être fixé : c'était bel et bien une araignée, une mygale très exactement, grosse, énorme, velue, affreuse, terrifiante ! Je m'emparai alors prestement de la serviette pour aplatis sauvagement et sans hésitation la créature. Ce fut ma troisième erreur, et je le compris très vite... La bête, qui s'était tenue coite jusque-là, réalisa immédiatement mon intention : elle me regarda méchamment, sauta sur ma pantoufle, commença son ascension le long de ma jambe, passa le mollet – pourvu qu'elle ne monte pas trop haut ! eus-je le temps de me dire –, le genou, atteignit la cuisse ! et me mordit... La douleur, terrible, fut immédiate. Je hurlai, puis m'évanouis.



# L'écho de l'étroit chemin

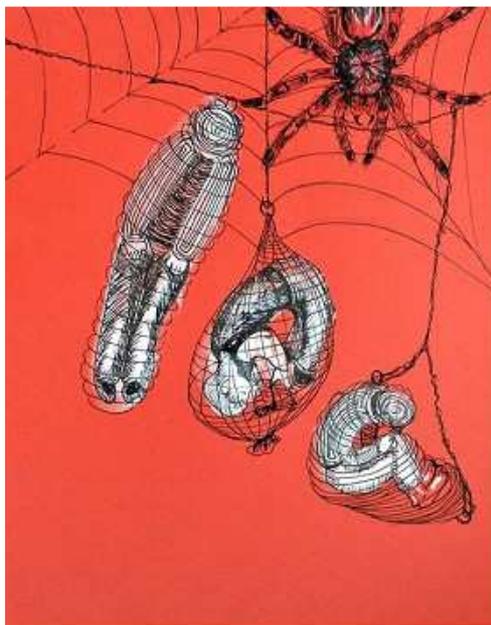
partir –  
au bout du couloir  
aucune lumière

Ma femme, entre-temps accourue, appela les secours. Transporté à l'hôpital, je fus installé dans une chambre, où une infirmière m'administra un antidote. Je ne repris connaissance que le soir, lorsqu'elle vint voir comment j'allais. Pensant ne jeter qu'un œil rapide sur son patient, elle avait laissé la porte entrouverte. Mais, comme j'avais repris mes esprits, elle me posa des questions pendant un quart d'heure et me fit de rapides examens. Elle s'apprêtait à repartir quand je la vis, la bête, la mygale, MA mygale ! – je la reconnus sans peine à son œil mauvais – qui se glissait dans l'ouverture de la porte, en direction du couloir. Avant de prendre la fuite, elle se retourna, me regarda sounoisement, et m'adressa un sourire narquois – ou était-ce une grimace ? – l'air de dire : « patience, tôt ou tard je te retrouverai !! ». De frayeur, je retombai dans les pommes, au grand étonnement de la soignante, qui ne comprit pas cette brusque rechute alors qu'elle m'avait trouvé plutôt en bonne forme.

J'écris cette histoire depuis mon lit d'hôpital, l'œil rivé à la porte. Dès que quelqu'un entre, je fais un bond, persuadé qu'il s'agit encore de la bête.

lune gibbeuse  
puis-je te confier  
mon angoisse ?

*Michel BETTING (France)*



*Vous avez mis vos boules et vos guirlandes,  
d'autres l'ont fait... – acrylique*

Sélection : thème libre



## Carnet d'un voyage intime en Cévennes

*pays de légendes  
épopées des résistants  
une initiation*

Pour ma petite expérience de voyageuse de sept ans, chacune des allées ouvrait sur un espace exotique, baigné de la lumière artistique particulière à toutes ces collines et vallées : parfois un village de bambous sur pilotis, parfois une clairière aux arbres majestueux ornés de fleurs improbables, des mares avec lotus et fontaines, les serres du jardin des plantes remplies de merveilles.

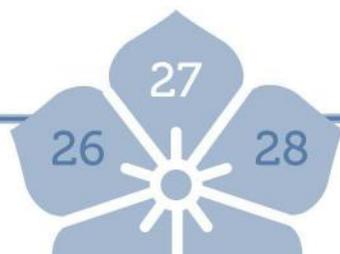
Le soir venu, je pleurais de quitter ces lieux au charme ensorcelant.

*à perte de vue  
les pompons des châtaigniers  
poumons des collines*

Sans doute mes rêves d'enfance étaient-ils profondément ancrés. Un jour que j'étais retournée en Cévennes, mon corps s'y était senti bien plus libre que sous l'écrasant soleil marseillais, celui de mes origines. Mon âme avait respiré trop fort lors de cette éphémère découverte : il lui fallait regagner ce pays.

« L'homme est conduit par l'aveugle qui est en lui. »<sup>1</sup> Quelques trente ans plus tard, devenue mère de famille, c'est certainement cet aveugle en moi qui m'a poussée à revenir en Cévennes pour y vivre.

-----  
1. Jean-Claude Izzo, probablement dans son roman-policier *Chourmo*.



# L'écho de l'étroit chemin

Mon couple était arrivé là fracassé de l'intérieur. Il explosa un an après notre installation dans ces collines. Car le froid de l'hiver rappelle celui des montagnes, et la nature impose de renouer avec l'authenticité, jusqu'au sacrifice des relations fondées sur trop d'artifices.

C'est alors que le pays m'offrit son hospitalité et je trouvai là un asile contre un quotidien déstabilisant. J'entrepris alors mon périple, à la découverte des sentiers, des rivières et des cols : eux seuls surent me re-poser.

Je partais à pied du mas où j'habitais, avec mon gros chien noir mi-griffon mi-beauceron. Je ramassais du bois en visitant, par les chemins des sangliers, le mont qui m'offrait domicile et chauffage.

*crépitent les feuilles  
nos pas s'arment de patience  
traverser l'hiver*

Les rivières accueillirent mes chagrins, me laissèrent respirer avant de poursuivre sur les chemins de la vie. Le vert des Cévennes est trop profond pour rester de marbre, il attendrit les cœurs... Même la pierre est friable, où l'arbre se déploie, comme les bambous dans l'autrefois de mes jeunes années. Cette terre porte les sagesses ancestrales qui accordent l'homme à la nature environnante – Cette harmonie a suscité des merveilles, tel le patrimoine mondial des cultures en terrasses typiques ; elle a poli toutes les aspérités de mes révoltes usantes, m'a enseigné les nécessités du temps qui passe et du temps qu'il fait, l'incontournable solidarité pour survivre dans ces contreforts montagneux, le sacrifice du confort contre le luxe dispensé par l'exubérante nature... Tant de leçons encore, qui ont remodelé ma personne au fil de mes escapades sur les sentiers et de mes déménagements de mas en maison de village, de maison de village en appartements.

Mon domicile suivait mes voyages intérieurs : après les rudes apprentissages de l'hiver cévenol dans un mas isolé en pleine colline, surgirent les non moins rudes enseignements de la vie de village soumise à la rumeur, dans un appartement situé près de l'unique grand' place.

pas à pas créé  
le sentier suivi hors-pistes –  
écrire une vie

Aujourd'hui, cette terre m'a apprivoisée. Apaisée de tous mes voyages – dans les collines comme à l'intérieur de moi – j'en ai fait mon ancrage. Car mes explorations m'ont offert de remettre au goût du jour tous mes rêves de jeunesse, l'un après l'autre extirpés de la gangue d'un quotidien pesant. Qu'il est difficile de se passer du confort lorsqu'on y a goûté !



Tout a commencé grâce à des symptômes physiques terriblement affaiblissants. Un ordre impératif du corps : changer de vie, reconquérir ma féminité, laisser désormais en sommeil la maternité afin que s'exprime une créativité trop longtemps muselée.

Je suis assise à mon bureau, devant la baie vitrée ouverte aux essences mêlées d'acacias, de pins et de lilas, et j'écris au clavier, du bout des doigts. De mes premiers bancs d'école jusqu'à ceux des amphithéâtres de l'université, j'en avais rêvé. M'y voici. Jubilation.

*les feuilles volantes  
d'un carnet abandonné  
l'automne écrivain*

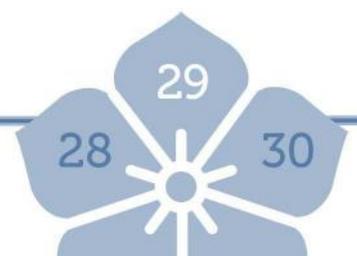
La vie m'offre l'équilibre parfait entre heures de loisirs et heures de travail... Mon tempérament fougueux – à me jeter avec démesure d'énergie, de temps, dans le moindre projet – se trouve ainsi canalisé. J'apprends à relativiser, à ne plus considérer ma petite personne comme indispensable.

Les affres du temps libre à apprivoiser ! celui du vide apparent où niche en germe un nouveau projet : entrer dans le patrimoine artisanal de la reliure, histoire de façonner quelque chose avec les mains, non plus seulement avec les mots...

Finalement, du creux de ce nid est né un amour. Surprenant, tranquille, amical et bouillant, surgi contre toute attente en lançant une invitation à partager un verre.

*lumière lunaire  
sur le drap nu des amants  
silence complice*

Odile VECCIANI (France)



# L'écho de l'étroit chemin



*Du bleu dans la tourmente* – encre et acrylique sur bristol fort



## Les hirondelles

Les hirondelles sont de retour. Elles ont retrouvé leur nid qui grouille de vie. Quand sont-elles arrivées exactement ? Dans la fraîcheur de la nuit ? Au petit matin ? J'aurais aimé être là pour les accueillir, voir leur vol rapide au-dessus des toits en direction de la maison – de « leur » maison retrouvée –. C'est signe que la chaleur va s'installer sous peu après toutes ces semaines de giboulées et de froid.

Les voiliers véloces se jettent violemment dans l'air, becs ouverts et leurs trajectoires font craindre à tout instant la collision dans le labyrinthe des toits et les arêtes vives des cheminées frôlées de si près que je ferme les yeux. Vent des dieux !

Pendant ce temps, la mésange impassible, sur son perchoir improvisé, observe le manège brutal et incessant d'un œil bienveillant, comme la maîtresse d'école à la récréation surveille les mouvements virevoltants des enfants lâchés dans la cour après la classe.

De temps à autre, elle pépie en tournant la tête de droite et de gauche comme si elle tançait sévèrement les imprudentes.

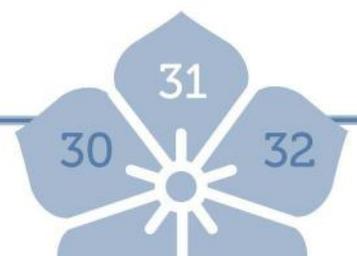
Liberté de l'oiseau –  
Maintenant posé ici  
Dans un instant là

Ai assisté hier en direct à la becquée sous la dentelle des tuiles. Dans un creux de la génoise, à l'abri des regards, une petite boule de plume que l'on sent palpiter et tout à coup à l'approche de la mère précédée de son cri, un bec jaune disproportionné, bouche et ventre à la fois prêts à engloutir la nourriture essentielle.

Par les fenêtres grandes ouvertes en quête de fraîcheur, l'impression que les hirondelles font à l'intérieur comme dans l'espace un ballet incessant, marqué par le tempo rapide de leur pépiement. Elles paraissent même un peu agressives envers l'observatrice que je suis. Et puis, tout à coup, tout cesse, et le vol et les cris. Je les suppose en train de nourrir leurs petits ou soudainement accablées par leur va-et-vient.

Dans l'air du soir  
Le silence des hirondelles –  
Soudain un manque

*Geneviève LIAUTARD (France)*



# L'écho de l'étroit chemin



*Froissements d'ailes sur la diagonale – presque printemps,  
encre, acrylique sur Canson*



## Au commencement du monde

Lumière de l'aube  
L'ombre déliée de la nuit  
Recule peu à peu...

Au commencement du monde, lorsque les pierres étaient encore tendres, une tortue pondit un œuf qui renfermait tous les mots. Les Hommes qui le gobèrent apprirent alors à parler...

Tortue sur le sable  
Ses nageoires semblent applaudir  
La beauté du monde

L'un d'entre eux qui vivait au bord d'un fleuve utilisa le papyrus pour écrire. Ce fut le début d'un immense changement. On inventa alors des machines capables de mélanger les mots, les lettres, les consonnes, les voyelles... Les Hommes écrivirent des textes en prose et les premiers haïkus...

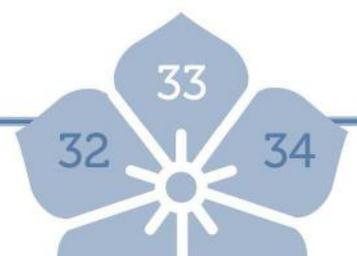
Printemps des poètes  
La lune du premier jour  
Un souffleur de vers

Mais un jour, au coucher du soleil alors que les pierres étaient encore chaudes, la tortue revint sur la plage et s'enfouit dans le sable avec tous les mots.

À l'aube, les Hommes, qui n'avaient plus de mots les cherchèrent en vain et perdirent l'usage de la parole...

La beauté du monde  
La chercher et la trouver  
Dans la goutte d'eau...

*Patrick GILLET (France)*



# L'écho de l'étroit chemin



*Chimères* – encre, pastels gras, cire, sur papier photographique



## Ce n'était qu'un chat... Une proposition particulière

Chat tu es un grand stoïque  
Souffle petit et saccadé  
Poumons pris par l'eau  
Tu économises tes forces  
Ni plainte ni gémissement.

Sphinx prostré dans un coin  
Tu vas vers le sommeil  
Portant le deuil de toi  
Shiva t'accordera-t-il  
Une neuvième vie de chat ?

Tu laisses venir ce qui peut encore  
Puis iras mourir seul dans le soir.

Chat tu restes épicurien  
À savourer la coiffure du matin  
Et te frotter de plaisir.

Tu te roules dans la terre  
Te vois-tu déjà poussière ?  
Et prends le soleil de toujours  
Peut-être une dernière fois.

L'arbre où tu te faisais les griffes  
Tu ne le blesses plus mais  
Tu marques les lavandes  
Hé vous autres je suis encore là !  
Lézards vous disparaissent trop vite  
Oiseaux je n'écoute que votre chant.

De retour au jardin tu t'allonges  
Sur les feuilles de jonquilles fanées  
Elles font comme un linceul.

Apparu entre deux dalles  
Un p'tit coquelicot\*  
Adieu à toi chat mourant  
Qui ne connaît pas la chanson.  
(\*de Mouloudji)

Sur ton corps si maigre  
J'ai posé les deux mains  
Tu as ronronné de suite  
De plus en plus fort  
Peut-être pour me remercier  
Quand j'étais couché le dos fracassé  
Tu venais t'allonger sur mon ventre.

Ton pelage si doux fait penser  
À cette coutume de couper  
Une mèche du défunt  
Gardée comme une relique  
Pour toi je n'aurai pas ce geste  
Tu laisses tant de poils cachés.

Et ceux de ta coiffure  
Je les intègre à la terre  
Chaque printemps tu renaiss  
Dans les plantes du jardin.

Au Japon il y a un téléphone  
« Le téléphone du vent »  
Où l'on parle à ses morts  
Je n'en aurai pas besoin  
Sur mon visage le vent  
La caresse de ta patte.



# L'écho de l'étroit chemin

Dix-sept ans de vie commune  
Tu emportes des pans entiers  
Notre fils parti en Australie  
Tu étais bien plus qu'un chat  
Quand j'écrivais tu écrivais  
Quand je peignais tu peignais.

Tes dernières heures  
Tu les passas dans ton panier  
Portes et fenêtres ouvertes  
Et les oiseaux chantaient.

Je sais déjà qu'après  
Ton aura étendra  
Mes genoux inutiles  
Depuis tout ce temps que  
Je visualise des absents

T'enterrer au jardin ?  
j'ai préféré mettre  
la mort à distance

En Moselle  
sont tes cendres  
là d'où je viens

Mozart aussi a fini  
dans une fosse commune  
l'honneur que tu as

Dans le gazon  
des touffes d'herbe haute  
tes marques d'urine

Vide la place  
de tes gamelles  
tout paraît vide

En haut de l'escalier  
plus personne pour  
nous accueillir

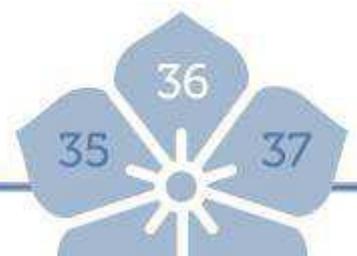
Dans un tapis  
une de tes griffes  
elle se met à pleurer

J'arrose encore  
ton herbe à chat  
bientôt des fleurs ?

Ton nom  
mon mot de passe  
à jamais

Tache de soleil  
dedans le souvenir  
de ton ombre

*Germain REHLINGER (France)*



## *Ce n'était qu'un chat...*

### Débat : est-ce vraiment un haïbun ?

Le jury s'interroge évidemment lorsqu'une proposition sort du schéma habituel, à savoir des règles communément admises, qui autoriseraient à rattacher le texte à tel ou tel genre : ici au haïbun, composition mixte combinant normalement prose et haïku.

Dans l'hommage *Ce n'était qu'un chat*, Germain Rehlinger affirme sa liberté d'auteur. Il fait d'abord se succéder des versets poétiques de longueur variable, écrits au présent, qui évoquent des moments forts de la vie de l'animal. Les haïkus arrivent en finale, pour exprimer « l'après ».

Laissons la parole à l'auteur.

*Danièle Duteil*

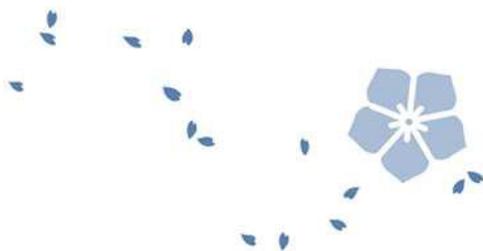


La partie "poésie " correspond au chat encore vivant alors que les haïkus parlent du chat mort. Je voulais opposer ces deux états en changeant de forme. C'est la raison principale. En plus, après le décès du chat, me venaient surtout des haïkus, en pensant à des petites choses vécues avec lui. La présentation du texte s'est imposée d'elle-même, sans recherche de forme.

Cette forme de haïbun ne me dérange pas : je pense qu'une forme n'est pas figée, elle peut aussi évoluer, sans qu'on range le texte dans une autre catégorie. Les puristes trouveront sans doute à redire.

Je suis curieux de voir les réactions. Mais c'est toujours le même débat : aux expos d'aquarelle certains refusent des tableaux avec quelques traits de fusain rajoutés (c'est une "technique mixte" pour eux).

*Germain Rehlinger*



# L'écho de l'étroit chemin



*Après les feux de l'été – estampage, fusain, pastels sur papier pelure*



## Coups de cœur du jury

*L'auto de papa*, de Martine Le Normand,

Par Jo(sette) Pellet

Du punch, de l'énergie. Un texte bien enlevé, percutant. Qui ne rate pas sa cible. Du registre de l'écriture blanche, qui ne juge pas mais se contente de montrer, donne à voir, à sentir, à penser.

Et c'est efficace, car on la suit bien, cette petite famille, dans son départ en vacances. On les voit bien, ces trois personnages. Ils sont terriblement vivants : le père borgne, qui conduit à tombeau ouvert et tyrannise son entourage. La mère, qui préfère ne rien dire, en apparence brimée mais pas tant que ça, puisqu'elle oblige son mari à éteindre la radio... La fille qui choisit de dormir mais qui, quand elle ne dort pas et ne se signe pas à la vue des chemins de croix, se venge en décapitant les peupliers...

Le point de vue et/ou le ressenti de la narratrice, on le découvre en creux, dans quelques formules lapidaires : *...sourire* « au petit oiseau qui va sortir ». Je ne l'ai jamais vu ; j'ai arrêté de sourire » ; ou encore et surtout dans « J'aimais manger au restaurant : mes parents étaient obligés de bien se tenir. »

C'est à la fois drôle et pas drôle. Disons que l'on rit jaune. Car qui n'a pas eu dans son entourage une connaissance, un père, un frère, un mari, un copain... un brin alcoolâtre, fou de voiture, plutôt macho et dictatorial ?

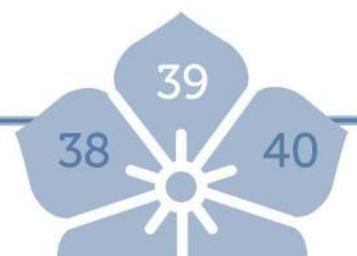
Une prose bien structurée, fluide, agréable à lire. Pas d'élucubrations, on est dans le concret, le solide, le visuel. Certaines répétitions voulues sont très efficaces, par exemple la triple répétition de « n'oubliait jamais », dont la troisième est particulièrement forte : « Mon père n'oubliait jamais de se saouler la veille... ».

Un bon enchaînement prose-haïku, même si à mon avis le premier haïku est un peu redondant avec la phrase qui précède. Par contre j'aime particulièrement le second, l'« hexaèdre de tôle, compression de César », dont la sophistication et le côté insolite tranchent avec la simplicité stylistique du texte dans sa globalité. Quant au dernier, il laisse tout ouvert...

En résumé, un texte à portée sociologique et en même temps le récit sensible d'une tranche de vie et d'enfance, qui nous touche...

Un texte qui m'a « harponnée » dès la première ligne et m'a emmenée d'un trait jusqu'au dernier haïku. Sans que mon intérêt et ma curiosité faiblissent.

Jo(sette) Pellet, Lausanne, 06.04.2020



## *Au commencement du monde*

De Patrick Gillet, par Danièle Duteil

En ce temps de confinement, sans doute sommes-nous tous invités à méditer. Qu'est devenu notre monde, au commencement si plein de promesses ? Qu'en ont fait les hommes ? Ils avaient à leur disposition des trésors inestimables...

La tortue passe pour être le symbole du cosmos. Elle est détentrice de tous les secrets, à commencer par l'art de préserver l'harmonie universelle. Elle a déposé les mots, puis les a repris et les a enfouis. Puniton ? Les êtres humains se sont-ils montrés indignes de ce don en s'éloignant de l'essentiel ? L'animal a-t-il pressenti leur irresponsabilité et leur folie à venir ?

Un beau texte poétique en forme de mythe, qui nous convie à l'introspection.

*Danièle Duteil*



## *Ce n'était qu'un chat* – de Germain Rehlinger

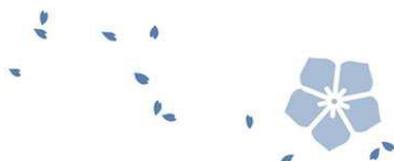
Par Chantal Sonnic-Pilate

La forme surprenante au premier abord et finalement exactement ce qu'il fallait. Tout est dit, évocation très vivante et sensible, présence, absence, émotion contenue, derrière le bouclier protecteur de l'humour.

Ce chat est devenu plus qu'un chat, contrairement au titre, tellement bien choisi, qui semble présenter à l'avance comme une excuse d'éprouver tant de chagrin.

Un bijou.

*Chantal Sonnic-Pilate (France, Morbihan)*



## *Monique et sa Deudeuche*, de Régine Bobée Par Jo(sette) Pellet et Danièle Duteil

Ce n'est point tant la Deudeuche que Monique qui m'a conquise dans ce haïbun. Monique et son allant, Monique et sa pugnacité, Monique et son amour pour sa 2CV pourrie ! D'ailleurs, pour un peu on se mettrait à la mécanique avec elle, on mettrait les mains dans le cambouis, on s'immergerait sous le capot ! Si je n'avais pas déjà adopté le haïbun depuis belle lurette, j'aurais considéré la chose en lisant celui de l'auteure de Monique. Ses enchaînements prose-haïku sont particulièrement fluides et heureux, et son haïku final une merveille.

Et j'ai trouvé amusant que dans le dernier paragraphe, au dernier épisode de cette histoire d'amour, ce soit la Deudeuche qui prenne la parole !

Bravo les filles ! 😊

*Jo(sette) Pellet*, Lausanne, 06.04.2020

Mais oui, bon sang ! Avec la Deudeuche de Monique, affluent tant de souvenirs... Les premières escapades, les aventures au bout du monde ! La « vraie vie », quoi. La bagnole pouvait sembler tristounette au début, toute habillée de gris ; mais ses nombreux et indiscutables atouts eurent tôt fait de conquérir le cœur des vieux, des jeunes et des plus exigeants, toutes catégories sociales confondues. Promptement d'ailleurs, elle s'est parée de couleurs. Tant qu'à faire, pourquoi pas « rouge camion de pompier » ? La fébrilité de Monique réjouit au plus haut point, ainsi que cette formidable complicité entre elle et sa Deuche, à qui ne manque pas même la parole. Deux copines qui s'appêtent à conquérir un espace de liberté agrandi, et à écraser d'un coup de volant tellement d'idées reçues... Tout cela vaut bien un turbo, ma foi !

Le texte est très drôle, le style alerte de bout en bout. Pour un peu j'allais m'écrier, au haïku final : « Eh, attendez- moi ! », si ce n'avait été la chute finale...

*Danièle Duteil*

### ❖ Appel à haïbun

- *L'écho de l'étroit chemin* n° 32 : *Escaliers* ou Thème libre. Échéance : 01/07/2020.

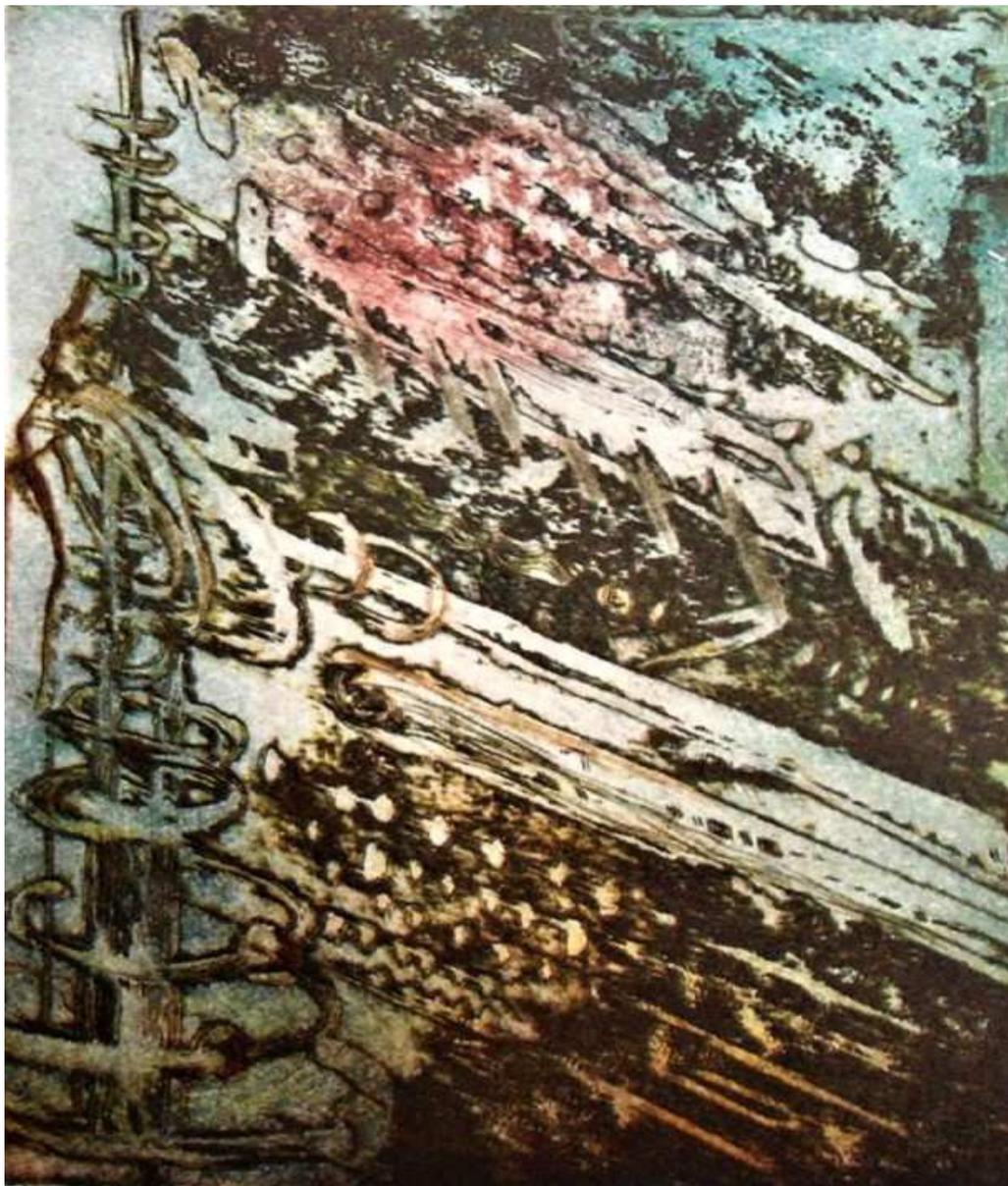
- *L'écho de l'étroit chemin* n° 33 : *Livre, lecture, réflexion* ou Thème libre. Échéance : 01/10/ 2020.

- Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun (ou tanka-prose) lié, à deux ou plusieurs voix.
- Envoi au secrétariat, en précisant le thème : [afah.jury@yahoo.com](mailto:afah.jury@yahoo.com)

Toute participation vaut autorisation de publication



# L'écho de l'étroit chemin



*Vitesse* – gravure eau forte sur papier

## Haïbun et tanka-prose –

### Deux genres qui se ressemblent, mais...

Il est toujours intéressant d'observer l'évolution des genres littéraires. Si de tous temps et en tous lieux la pratique des textes mixtes, prose et poésie mêlées, a eu cours, le phénomène haïbun et tanka-prose, inconnu récemment encore en Occident, est aujourd'hui en pleine expansion sous nos latitudes.

Un bref rappel des caractéristiques de ces formes sera utile. Le haïbun est une composition littéraire, venue du Japon, qui combine prose poétique et haïku. Le modèle le plus cité est *La Sente étroite du Bout-du-Monde* (« Oku no hosomichi »)<sup>1</sup>, chef-d'œuvre de Matsuo Bashô (1644-1694), relatant son voyage vers le Nord du Japon. Une errance momentanée et organisée selon un parcours jalonné de rencontres amicales. L'un des objectifs du poète, pourtant déjà fatigué, était de renouveler sa poésie au cœur d'une nature sauvage, à la rencontre d'un monde flottant.

D'autres auteurs ont aussi composé selon ce procédé qui consiste à rythmer la prose de haïkus. Kobayashi Issa (1763-1828), par exemple, a écrit *Journal des derniers jours de mon père* (« Chichi no shuen nikki »)<sup>2</sup>, récit mené jour après jour au chevet de son père mourant, riche d'informations sur le mode de vie au Japon au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle dans un milieu rural, sur les traditions et les croyances, les relations familiales...

Pour sa part, le tanka-prose, tel que pratiqué aujourd'hui, semble calqué sur le modèle du haïbun, à la différence qu'il allie cette fois prose et tanka. À vrai dire, il n'était pas rare, dans les premiers siècles de la littérature japonaise, de marier déjà les deux formes. En principe, le tanka (appelé *waka* – « chant » – avant le XIX<sup>e</sup> siècle) était assorti de quelques lignes de prose destinées à préciser les circonstances ayant encadré la création poétique.

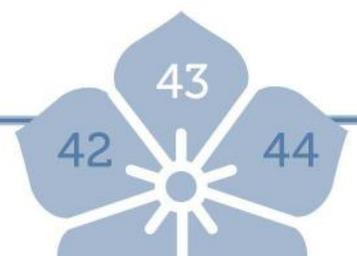
On trouve aussi nombre de contes, journaux ou récits à poèmes.

Le premier journal connu à s'imposer en langue japonaise est *Le journal de Tosa* (« Tosa nikki ») œuvre de Ki no Tsurayuki (872-945), qui le rédigea dans les années 934-935 en se faisant passer pour une femme. Conduit à la première personne, il incluait des tankas dans la prose.

Parmi les œuvres majeures laissées à la postérité, se trouvent les *Contes d'Ise* (« Ise monogatari »), datés du X<sup>e</sup> siècle, dans lesquels les tankas, sertis dans une prose réduite, se révèlent essentiels.

1. Titre traduit aussi par *L'Étroit chemin du fond, Sur le chemin étroit du Nord profond* ou encore *Le Chemin étroit vers les contrées du Nord*.

2. *Journal des derniers jours de mon père*, de Kobayashi Issa, traduit par Seegan Mabe-soone. Éditions Pippa, mars 2014.



# L'écho de l'étroit chemin

C'était il y plus d'un millénaire ! Dresser aujourd'hui le constat que ces genres hybrides fleurissent à qui mieux mieux en Occident, notamment dans la francophonie, apparaît pour le moins singulier. La dernière publication des éditions du Tanka francophone et AFAH réunies, *Autour de Proust : Tanka Proust – Haïbun-Proust*<sup>3</sup>, comporte 43 textes (32 tanka-prose, 7 haïbun), témoignent d'un réel engouement pour ces formes d'écriture.

Mais, une question reste en suspens : le tanka-prose et le haïbun, bien que pourvus de franches similitudes, fonctionnent-ils exactement de la même manière ?

Premier constat, dans les carnets de voyage de Bashô et dans *Journal des derniers jours de mon père*, la prose est majoritaire : les haïkus l'ornent çà et là, de plus en plus rares d'ailleurs au fil des pages de l'œuvre de Bashô ; et ils demeurent peu nombreux tout au long du récit d'Issa.

Dans les *Contes d'Ise*, la prose est restreinte : c'est le tanka qui prend l'avantage, devenant l'essence même du conte. Dès lors, le haïku dans la prose apparaît comme un îlot surgi au milieu de l'océan, quand le tanka serait un continent frangé d'eau.

Il n'est bien sûr pas question d'étudier en détail ici ces gigantesques morceaux de la littérature japonaise, mais de pointer une tendance. On notera toutefois que le *Genji monogatari* (XI<sup>e</sup> siècle), avec une prose nourrie, fait exception. Les tankas portent cependant un message très important.

J'ai souvent comparé le haïku, dans le haïbun, à une petite fleur cueillie à la lisière d'un sentier : plus la fleur se fait désirer, plus elle est précieuse ; si le bord du chemin est jonché de violettes, le promeneur finit par ne plus les remarquer. De même, le haïku n'a de valeur dans le haïbun que s'il reste discret, survenant au bon moment tel une pause salutaire, une respiration du texte, un instant de fusion avec la nature, par exemple, dans l'oubli de soi.

Ainsi s'exprime Bashô, parvenu à Yamagata, devant « le temple de montagne appelé Temple de la Pierre-Debout » :

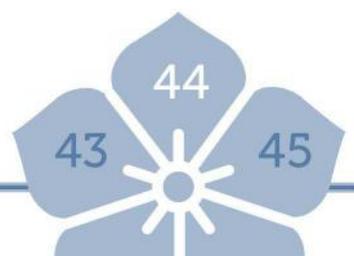
Ah, cette paix !  
Le roc scie et scie  
Le chant des cigales

Une note d'Alain Walter précise qu'il s'agirait ici de la « cigale nii-nii », assez musicale<sup>4</sup>.

Si la prose de Bashô s'avère particulièrement ciselée, l'auteur n'en tient pas moins en haute estime le haïku, certes plus populaire que le tanka, mais doté d'une

3. Éditions du tanka francophone et Association Francophone pour les Auteurs de Haïbun, mars 2020.

4. Bashô : *Oku no Hosonichi*, « L'étroit chemin du fond » ; texte bilingue : introduction, traduction, commentaires d'Alain Walter ; William Blake & Co. Edition, janvier 2008.



fine poétique mettant en évidence le *fuéki-ryûkô* (invariant / fluant) et privilégiant la légèreté du ton ou *karumi*. Dans le haïbun, le haïku doit se hisser à la hauteur de la prose ou, s'il détone, il le fait à bon escient.

Que se passe-t-il dans les récits à poèmes des temps anciens ?

Depuis son apparition, le tanka est considéré comme la fine fleur de la poésie. Rien d'étonnant à ce que, dans le *monogatari*, où il fait précisément l'objet de toute l'attention, il s'octroie la plupart du temps la première place. La prose tient lieu souvent d'introduction, sa fonction étant de faciliter la compréhension ; son rôle équivaut à celui des didascalies, dans une pièce de théâtre : elle informe sur l'entrée des personnages, le décor, le lieu, le temps...

Aujourd'hui la prose, dans le haïbun comme dans le tanka-prose, occupe une part équivalente, et elle est majoritaire dans ces deux compositions littéraires. Est-ce que, pour autant, cette similitude autorise à considérer les deux genres comme blanc bonnet et bonnet blanc ?

Approchons d'un peu plus près quelques textes récemment écrits...

Le haïku semble se poser à la surface de la prose, l'incurvant à peine, tel un souffle qui la frôlerait. Son temps est bref, à peine palpable. Il ne fait que passer, à l'instar de l'instant présent, plaisir en bouche fugace dont la persistance aromatique est liée à la qualité du met. [Je souris ici mais la comparaison se tient...].

*Les mois passaient, jamais semblables. Un jour chaud, l'autre froid. Ces changements de température métamorphosaient si bien le ciel et la nature que je fus bientôt pris d'une véritable passion pour le temps. Dès lors, je passai des heures à chercher autour de moi le moindre signe perceptible d'un changement de météo.*

*flonflons au loin  
dans les ruelles du village  
le vent sent le sucre*

Joëlle Ginoux-Duvivier : *Aujourd'hui encore*<sup>5</sup>

Le tanka « s'installe » davantage que le haïku, son temps est plus long. Il se tient d'abord, dans sa première partie, à la surface de la prose – ou à côté, selon le lien qu'il entretient avec elle – puis il s'attarde dans les méandres de la pensée, puisant sa substance dans l'intériorité du haïjin. Si le haïku laisse autour de lui un parfum, le tanka imprime sur l'eau ses cercles concentriques.

# L'écho de l'étroit chemin

*Là-bas dans la vallée, les lumières d'une ville. Entre les deux, la forêt et le noir mystérieux du mont. Et sa paix infinie. Le lendemain, j'allais partir loin d'ici, sans doute à tout jamais.*

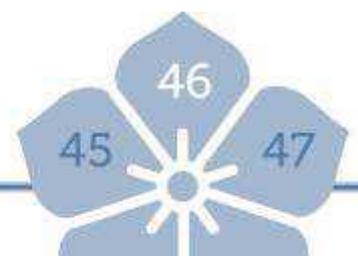
*murs de papier  
pas beaucoup de lumière  
les ombres fragiles  
j'ai le cœur qui s'estompe  
de nos départs sans retour*

Marie Derley : *Mont Shigi, dès les premiers jours de l'ère Reiwa*<sup>6</sup>

Les tankas mis bout à bout peuvent se compléter et raconter une histoire. Très nombreux dans les *Contes d'Ise*, ils forment le corps même de l'édifice. Dans les journaux de Bashô ou d'Issa, ce rôle-là est dévolu à la prose, que les haïkus ne font qu'inciser à intervalles, l'espace d'un soupir. Mais, comme le suggère très justement ma première lectrice, Jo(sette) Pellet, « on peut choisir de changer les rôles dans les haïbun et tanka-prose contemporains. ». Une affaire à suivre...

*Danièle DUTEIL*

-----  
6. Idem. Voir notes 3 et 5.





### *Autour de Proust : Haïbun et Tanka-prose*

Par Marie-Noëlle Hôpital

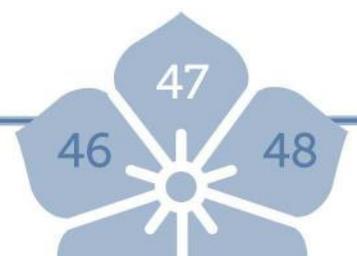
En 2020, les éditions du tanka francophone se sont associées à l'AFAH pour rendre hommage à Marcel Proust. Trente-trois auteur-e-s des différentes régions de France, notamment de Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Québec, de Belgique, de Suisse, Roumanie et Italie ont contribué à un recueil composé de deux genres, le tanka-prose, très largement majoritaire avec trente-six textes et le haïbun, sept seulement. À noter la singularité de Jo(sette) Pellet qui a écrit un poème mixte, tanka-prose et haïbun à la fois.

Les éléments déclencheurs, cinq phrases de l'écrivain phare de notre littérature : merveilleux incipits qu'une prose ample, subtile, gorgée de sens, aux ramifications infinies !

Pour autant chaque poète garde son originalité ; le tanka semble bien se prêter aux effusions, aux épanchements lyriques, à l'expression exacerbée des sentiments amoureux ou mélancoliques ; Nadine Leon restitue l'intensité de l'absence dans son *Cahier*, Catherine Monce celle d'une présence réelle mais suspendue par le sommeil *Entre magie et illusion*. Intermittences du cœur... Art et amour ont souvent partie liée. Superbement illustré par des reproductions de nus et des portraits de Marthe de Méligny, modèle éternellement jeune du peintre, le tanka prose *De Bonnard à Proust* révèle la puissance et la durée d'une passion de l'artiste pour sa muse. Aux mots des deux auteurs, Martine Le normand et Patrick Simon, se mêle étroitement la prose proustienne, elle-même si délicatement esthétique. Chez Daniel Birnbaum, l'allusion à un tableau suffit pour célébrer la perfection plastique. Régine Bobée fait revivre Vincent Van Gogh à travers des gens simples immortalisés sur ses toiles. La musique de Couperin semble irradier le tanka prose d'Alhama Garcia consacré à l'énigme amoureuse, variation sur le thème proustien du mystère recelé derrière les prunelles de la femme désirée. Jo(sette) Pellet, quant à elle, plonge dans le for intérieur avec *L'expérience des gouffres*.

Le cri de Munch, ô combien solitaire ! sert de point de départ à l'analyse d'une angoisse existentielle :

« *En perruque verte  
ces rochers coiffés d'algues  
génies de l'ailleurs ?*



# L'écho de l'étroit chemin

On sait – mais on ne veut pas savoir, on préfère surfer à la surface, sinon c'est insupportable – que l'on vieillit à chaque seconde, que la roue ralentit et que la vague fait escale sur le sable avant de regagner les entrailles de la mère mer. »

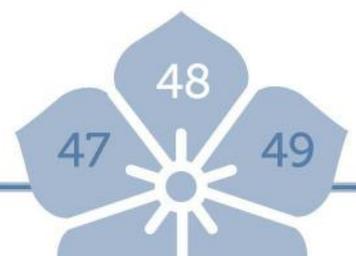
Les références orientales ne manquent pas non plus : Martine Le Normand, qui signe plusieurs textes du recueil, campe une calligraphe marquant la peau de son écrivain japonais préféré en une approche d'une ardente sensualité. *La terre bleue de Yixing* est évoquée par les mots (et des photos d'une grande pureté de lignes) de Guilhem Joanjordi, tandis que Marie Derley offre un récit de voyage très dépaysant au mont Shigi.

Le spectacle de la nature, décrit avec tant d'acuité par Proust, est omniprésent chez les poètes, inspiré-e-s par les déclinaisons du bleu céleste, par les reflets du soleil matinal ou les incendies crépusculaires, mais aussi par le blanc : « *Le silence me réveille ce matin* », tel est le titre choisi par Chantal Couliou qui restitue l'émerveillement face à la neige en phrases très simples : « J'écarte les rideaux et une marée blanche s'offre à mes yeux. Il a bel et bien neigé durant la nuit. J'ai dormi d'un sommeil de plomb, sereine. » La nature, c'est aussi *Cet esprit de l'eau* (Guilhem Joanjordi), les fraîches cascades, le feu de bois, le surgissement de l'*Araignée du matin* (Claudine Baissière). Germain Rehlinger se glisse dans la peau d'un chat jusqu'à l'issue fatale :

*Payement accepté  
j'ai réglé la crémation  
de notre chat*

Les vicissitudes de l'existence sont abordées de façon émouvante, cancer surmonté chez Françoise Maurice, handicap transcendé chez Germain Rehlinger grâce à la peinture aux couleurs vives puisées dans les carrières d'ocre de Roussillon. Joëlle Ginoux-Duvivier illustre le même sujet, l'immobilité subie permettant une observation très fine des phénomènes météorologiques et de la nature. Quant à la mort, elle est accueillie paisiblement lorsqu'elle survient au terme d'une très longue vie, dans le texte de Patricia Hocq, *Je t'attends au café du port*. Enfin, le thème récurrent, sinon dominant, demeure celui de la recherche du temps perdu, en phase avec le romancier dont on fêtera, l'an prochain, le cent-cinquantième anniversaire (les génies ne meurent point). Nostalgie, réminiscences de l'enfance reviennent à travers nombre de pages, des *Entrelacs* de Danièle Duteil...

*Un petit portrait  
dans une bulle de verre  
tout de blanc vêtu  
ne pas poser de questions  
les mots froissent la mémoire*

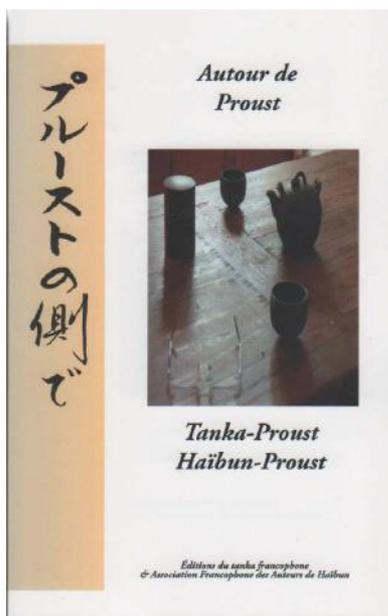


... à la *Lune absente* de Sylvie Salaün sur la douleur du deuil. *Mémoire sans tain* de Gisèle Cribaillet campe la mère de la narratrice, femme âgée sans doute atteinte de la maladie d'Alzheimer, qui sombre dans l'oubli des gens et des choses malgré de fugaces éclairs de conscience que sa fille s'efforce de réveiller. Du moins est-il question de souvenirs heureux, alors que Sandrine Waronski ne ressuscite qu'un passé honni, jalonné de « bleus et paroles cinglantes ». C'est en revanche une vision harmonieuse qui sourd d'*Elle s'appelait Marcelle* d'Hélène Duc. Souvenir d'un souvenir, celui du grand-père racontant les amours naissantes de son couple. L'unique bijou de *Présence insolite* (Françoise Serreau) permet de s'évader vers des horizons temporels plus lointains, plus anciens, l'imagination prend le relais. L'on songe à la *Mystique des pierres précieuses* de Paul Claudel. Le texte étrange de Jean-Pierre Petit, aux accents paranoïaques, n'est pas sans rappeler l'univers d'Henri Michaux qui installe des chameaux dans le port d'Honfleur.

Soulignons encore la diversité des décors choisis par les poètes du recueil, de la vallée des Merveilles à la Sainte-Victoire emblématique de Cézanne, de la montagne à la mer, de la campagne de *Cîteaux en été* aux Pyrénées, de la Virginie à Paris ; au retour de Florence, un oiseau suffit à symboliser le bonheur, malgré l'horizon étriqué d'un balcon parisien. Le poème de Jacques Ferlay est à méditer en ces temps de confinement ! Marie-Jeanne Sakhinis-De Meis invite aussi à la réflexion : son texte, *En transit*, clôt le recueil, et c'est à elle que je laisserai le mot de la fin :

« *Qui se souviendra des champs de coquelicots ensevelis sous les autoroutes ? (...) Tout, autour de nous, apparaît, se transforme, et disparaît. Il faudrait juste faire en sorte que ce que nous laissons derrière soit un bien-être pour les nouveaux arrivants. Ne pas leur programmer à court ou moyen terme la destruction de ce monde.* »

Marie-Noëlle HÔPITAL



*Autour de Proust : Tanka-Proust / Haïbun-Proust*, collectif : coédité par les Éditions du tanka francophone et l'Association Francophone pour les Auteurs de Haïbun (AFAH), mars 2020. ISBN : 978-2-923829-50-0.

Prix public : 20 €.

Commande à : [echo.afah@yahoo.fr](mailto:echo.afah@yahoo.fr)  
(chèque à l'ordre de Trésorier AFAH : Germain Rehlinger, 5 rue des Pinsons – 68420 Eguisheim).

## Nos adhérent-es ont du talent Publications

*Tankas de veille*, de Monique Merabet

Par Françoise Kerisel

*Tankas de veille*.. Une histoire tragique est ici contée, celle du deuil infini d'un enfant perdu.

Deux ou trois voix se croisent. La troisième est celle du jeune héros, de celui qui ne reviendra pas, dit l'auteure.

Au long des saisons lentes, ces voix se cherchent et se répondent. Qui pleure là, sinon le vent simple ?

Par l'éclat de son mal, l'auteure se défend de la Nuit totale.

Écho, sonorité, voix font de ce livre un partage.

Livre sacré pour celle qui choisit de n'être qu'une lampe allumée en plein jour.

Livre de tankas, pour descendre dans l'obscurité, et voir.

Il s'origine dans le biblique, dans l'Eden qui fut au commencement du monde.

Ce dialogue s'ouvre à ceux qui ne sont plus, à ceux de l'au-delà.

Une conscience cosmique éclaire ces pages, où la contemplation, la louange sont familières, nécessaires.

Le tanka tisse, métisse nos langues, biblique, créole, japonaise, d'ici et d'ailleurs, du Tout-monde, dirait Édouard Glissant.

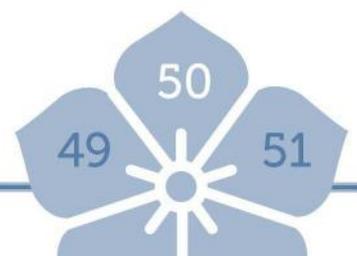
L'écriture est celle de qui chante son Alléluia, quand les jours sont rendus à leur rédemption.

*Tankas de veille*, ce livre d'heures est d'amour et de foi.

- Tu es là où je serai.

*Françoise Kerisel*

*Tankas de veille*, de Monique MERABET, publié aux éditions du Tanka francophone, février 2020. Prix : 20€.



## *Naître et Renaître*, collectif de haïkus,

Par Marie-Noëlle Hôpital

*Naître et Renaître*, quel beau thème pour le recueil collectif de haïkus dirigé par Danièle Duteil et publié aux éditions Pippa !

Le sujet a inspiré quatre-vingt-six poètes qui livrent ici de précieux « fragments de vie » ; troublante coïncidence, il paraît en février 2020, au moment où un mystérieux virus attaque précisément le lieu du souffle, les poumons, période où la fragilité de la vie humaine, parfois masquée par les prouesses technologiques de la médecine occidentale (pacemaker – / en salle de réveil j'écoute / mon cœur revivre, Joëlle Ginoux-Duvivier), nous est soudain révélée. L'ouvrage, magnifiquement illustré par Giovanni Fanelli, évoque l'émerveillement face à l'éclosion printanière :

premier citron  
j'ai cru voir une jonquille  
prendre son envol (Bikko)

et l'émotion face à l'existence nouvelle, quelquefois vulnérable :

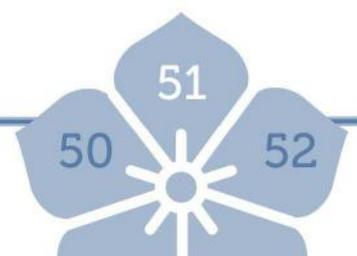
derrière cette vitre  
ta petite vie palpite  
prématurée ( Natacha Karl)

Nombre de poètes se penchent aussi sur la transformation, voire la transmutation des êtres et des choses :

feuille morte-  
sa nouvelle vie  
de marque-page (Michel Duflo)

Affleure enfin la nostalgie des instants perdus, des objets surannés restés vivaces grâce aux haïkus ; ces témoins d'un temps révolu s'animent sous la plume poétique :

Premier janvier  
La lumière joue dans le verre  
des bougeoirs anciens (Monique Leroux Serres)



# L'écho de l'étroit chemin

Une dernière partie souligne l'ironie de nos destinées, et le sempiternel refrain de Dame Nature, monotone ritournelle des tourterelles par exemple. Paradoxe de nos rites :

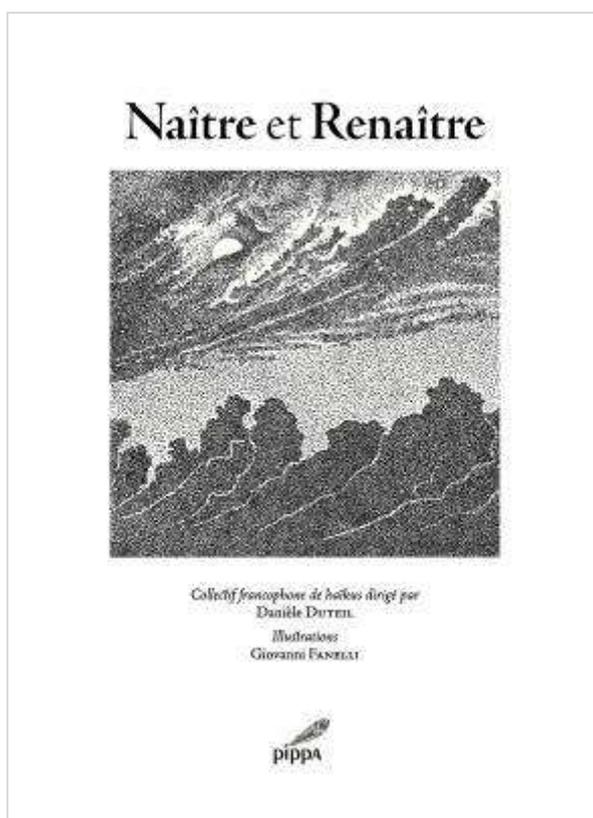
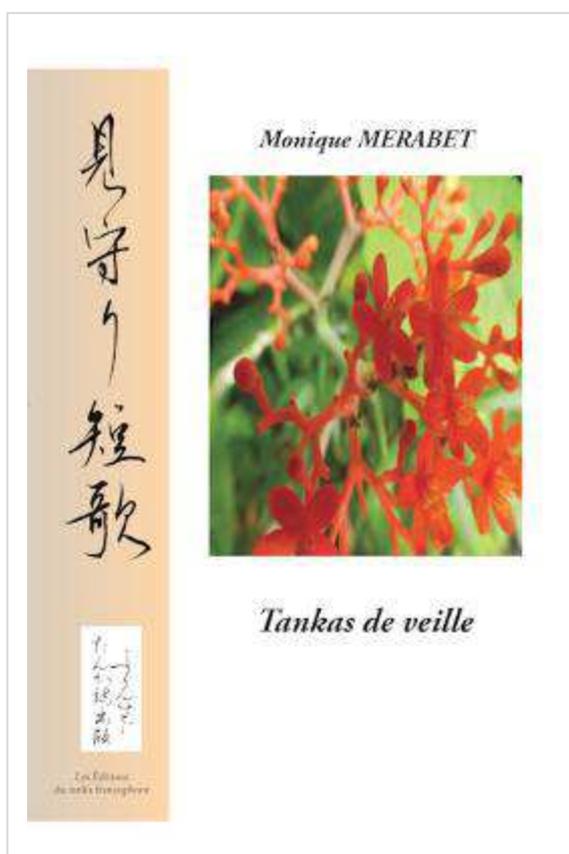
Bondé, le salon funéraire !  
dire que le mort est mort  
seul (Jeanne Painchaud)

Mais la célébration de la vie sous toutes ses formes et ses couleurs l'emporte largement. Pour terminer, voici une vision du bonheur dans le bleu :

Jacinthes sauvages  
le bleu du ciel  
dans le sous-bois (Jacqueline Badaire)

*Marie-Noëlle HÔPITAL*

*Naître et Renaître*, collectif de haïkus coordonné par Danièle DUTEIL, illustré par Giovanni FANELLI, éditions Pippa ([www.pippa.fr](http://www.pippa.fr)), février 2020. Prix : 18 €.

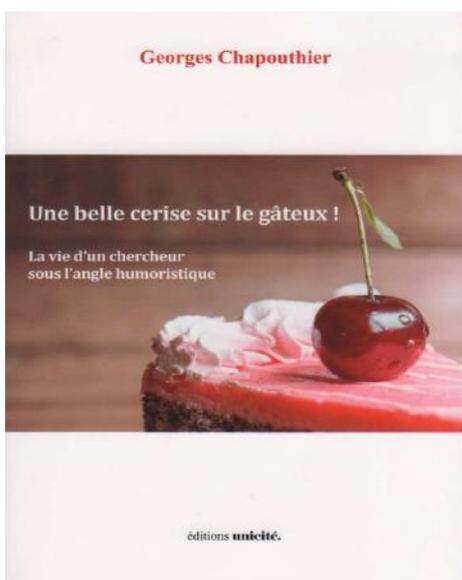


## *Une belle cerise sur le gâteau – La vie d'un chercheur sous l'angle humoristique*

De Georges Chapouthier, par Danièle Duteil

Pour qui connaît Georges Chapouthier alias Friedenkraft, « scientifique et poète », toujours prêt à lancer un trait d'humour, ce titre, *Une belle cerise sur le gâteau : la vie d'un chercheur sous l'angle humoristique*, n'étonnera nullement. Décidément, l'homme n'est pas sérieux – ne se prend pas au sérieux non plus – usant à loisir de la dérision, envers lui-même d'abord et vis-à-vis de ses congénères. Le rire est à son sens thérapeutique, voire vital : « Car, que serait le monde sans l'humour ? C'est lui qui nous aide à supporter, sans trop de mal, les quelques dizaines d'années que nous passons sur cette planète dans des conditions souvent pénibles. ». Au fil des pages, depuis *Souvenirs de petite enfance* jusqu'à *Fin de vie*, s'égrènent 44 histoires brèves pimentées de fantaisie, d'extravagance et de drôlerie : si certaines prennent l'allure de bonnes blagues appuyées d'un gros clin d'œil complice, la plupart s'enracinent dans la vraie vie, celle du potache, du conscrit, du professeur et chercheur, du père, du grand-père, du citoyen lambda devant sa télévision, chez son médecin, aux prises avec le fisc... Qu'on ne s'y trompe pas, sous des dehors faussement naïfs – notre philosophe est de la même veine que le fameux Candide de Voltaire – le regard sur la société actuelle est on ne peut plus lucide et la plume allègre ne manque pas d'asséner à qui de droit quelques vérités bien senties.

Danièle DUTEIL



*Une belle cerise sur le gâteau :*  
*La vie d'un chercheur sous l'angle*  
*humoristique* – Georges Chapouthier,  
éditions Unicité, 3e trimestre 2019.  
Prix 13 €. [www.editions-unicite.fr/](http://www.editions-unicite.fr/)

## Le *NaHaiWriMo* en français –

### Le mois du haïku, février 2020

Tous les ans en février, se déroule sur Facebook le *NaHaiWriMo* (« National Haïku Writing Month »), en français et en anglais. Chaque jour, il est demandé d'écrire un haïku sur un thème donné. Voici une petite sélection...

*Ville, village, pays natal : 19 février*

village natal -  
pas après pas je le laisse  
me traverser (Coralie Berhault Creuzet)

mon vieux village  
des maisons neuves  
on ne connaît que les chiens (André Cayrel)

pays natal  
au-delà des falaises  
le son du ressac (Françoise Deniaud-Lelièvre)

quelle chance !  
le haïku a quitté  
le Japon ! (Jean Antonini)

Village natal -  
seule la cathédrale  
a résisté aux bombes (Martine Le Normand)

ferme de grand-mère  
ils ont goudronné  
ma poésie (Jean-Paul Gallmann)

Peaux toute koulèr  
ô mon île au soleil  
Métis et Europe (Monique Merabet)

*La lune : 28 février*

lune voilée  
comme une traînée de poudre  
cette épidémie (Danièle Duteil)

nuit sans lune  
quelques frissons  
après le film (Evelyne Bélard)

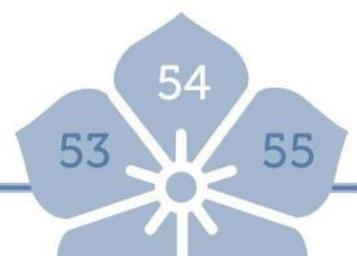
lune de miel  
je loue une chambre avec vue  
sur tes yeux (Joëlle Ginoux-Duvivier)

des fragments de lune  
miroitent sur le lac  
~ la nuit divague (Natacha Karl)

*Monuments : 18 février*

Louxor -  
le petit jour déchiffre  
des hiéroglyphes (Sandrine Waronski)

Vautrée dans l'écharpe  
elle grignote et grignote  
la mite au logis (Alizirine Blandine)



## Annonces – Appel à haïkus et tankas

### ❖ HAIKUS ET TANKAS SUR LES ANIMAUX

Les éditions Pippa (Paris) envisagent la publication d'une anthologie de haïkus et de tankas dédiés aux animaux. Collectif dirigé par Georges Chapouthier.

- Date limite d'envoi : 31 mai 2020. Mois probable de parution : septembre/octobre.
- Une seule adresse courriel : [georges.chapouthier@upmc.fr](mailto:georges.chapouthier@upmc.fr) Ne pas envoyer vos textes directement aux éditions Pippa. Soumettre dans le corps du courriel, entre 5 et 7 haïkus ou tankas.
- Thème : Les animaux sous toutes leurs facettes, non seulement les animaux domestiques ou de compagnie, mais aussi les animaux sauvages, exotiques, inattendus, voire peu plaisants.
- Signature sous chaque poème : Prénom, Patronyme, Pays

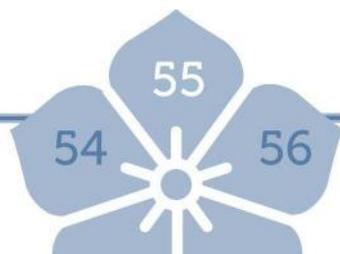
### CRITÈRES DE SÉLECTION :

- Les poèmes, non titrés, ne peuvent pas être dédiés individuellement et nominativement, ni faire l'objet de notes de bas de page, sauf exception. Les textes peuvent être métrés ou non. Le jury apportera une attention particulière à la facture des textes non métrés, qui ne peuvent se limiter à une seule phrase dépliée en trois ou cinq vers. Un minimum de ponctuation et de majuscules (sauf pour un nom propre).
- Les textes doivent impérativement être libres de droit. Les inédits sont donc préférables, sauf pour des textes dont l'auteur/autrice possède les droits et qui, sur le plan juridique, peuvent être cités, comme des inédits, sans référence à une publication antérieure. L'auteur/autrice engage sa responsabilité sur ce point en cas de litige avec un éditeur antérieur.

### CONDITIONS DE PARTICIPATION :

- Pour gagner du temps et éviter de multiples allers-retours, l'auteur/l'autrice accepte les conditions suivantes : l'envoi de ses textes vaut \* autorisation de publication sans contrepartie \* et garantie qu'il/elle possède les droits des poèmes. Tout envoi est définitif et aucune modification ne pourra être apportée par la suite. Les choix du jury sont sans appel.
- Les auteurs/autrices ne seront pas rétribués, mais auront la possibilité d'acheter trois exemplaires du livre pour le prix de deux.
- Nous invitons tous ceux et celles qui le souhaitent à participer et à transmettre cette annonce à leurs amis poètes.
- Le coordonnateur préviendra individuellement de ses choix au printemps 2020.

*Georges Chapouthier*



# L'écho de l'étroit chemin

AUX AMOUREUX DE LA BRETAGNE ET AUX BRETONS : APPEL À HAÏKUS ET TANKAS – LA BRETAGNE CÔTÉ MER ET CÔTÉ TERRE / PATRIMOINE CULTUREL ET NATUREL...

Les éditions Pippa, Alain Kervern, Pierre Tanguy et moi-même vous invitons à participer au prochain recueil collectif de haïkus et tankas consacré à la Bretagne.

- Quelques pistes : climat, relief, géologie ; paysages, forêts, landes, collines, vallées et voies d'eau / sites remarquables (naturels et autres sites) / végétation, cultures, parcs et jardins / littoral, îles, plages, ports et activités portuaires, pêche, phares et sémaphores / architecture... fortifications, châteaux, églises, chapelles, calvaires, les fontaines... / langue, arts et traditions (symboles et légendes ; rituels ; pardons, pèlerinages ; habits de fête ; musique, instruments de musique, chants, bagads, festnoz, danses...) ; artisanat, travail des hommes et des femmes ; gastronomie / habitat... Préciser le lieu si possible.
- Écrire en objet : « Collectif Bretagne ».
- 10 à 12 poèmes inédits au maximum par personne.
- Nom et prénom après chacun d'eux.
- L'auteur/e certifie sur l'honneur que ses textes n'ont jamais été publiés en recueil ou en revue.
- Envoi dans le corps de l'e-mail à [bzh.collectif@yahoo.com](mailto:bzh.collectif@yahoo.com) entre le 01 avril et le 15 octobre 2020. Aucune correction ne pourra être demandée après envoi.
- Les participants acceptent par avance d'être publiés aux éditions Pippa.
- Pas de rémunération : 3 exemplaires du recueil envoyés pour 2 achetés.

*Danièle Duteil*

## CONCOURS AFH 2020

Art. 1 – La participation au concours est gratuite et ouverte à tous. Les non-abonnés doivent indiquer leur adresse postale pour recevoir, contre paiement de 5 €, le Hors-série d'octobre 2020 dans lequel seront publiés les poèmes primés et sélectionnés.

Art. 2 – Les textes, 3 haïkus/senryūs par thème et par auteur, non publiés précédemment sur papier, seront adressés par courriel, dans le corps du message, avec le nom de l'auteur et son adresse éventuelle à [gong.selection@orange.fr](mailto:gong.selection@orange.fr) (mention « Concours AFH »), avant le 1<sup>er</sup> juillet 2020.

Art. 3 – Deux thèmes : 1- La nuit 2- Thème libre.

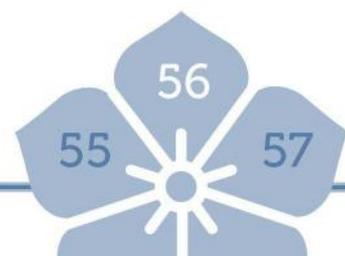
Art. 4 – Le jury, constitué de 3 membres de l'AFH non-participants, sélectionnera les textes de façon anonyme, sur les thèmes 1 et 2 séparément.

Art. 5 – La remise des prix se fera lors de l'AG de l'AFH, le dimanche 28 octobre 2020 à Coria del Río en Espagne. Les textes sélectionnés seront publiés sur notre site et dans le Hors-série n° 18 d'octobre 2020.

Art. 6 – 1ers prix : Abonnement à Gong / 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> prix : livres de haïku.

Art. 7 – Les auteurs conservent comme d'habitude tous leurs droits sur les textes publiés.

[www.association-francophone-de-haiku.com](http://www.association-francophone-de-haiku.com)



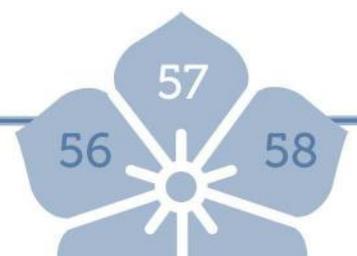
## ❖ CONCOURS INTERNATIONAL DE HAÏKU (ROUMANIE)

La Société de Haïku de Constanta en Roumanie (fondée par Ion Codrescu en 1992) organise un concours international de haïku.

- Thème : le phare.
- Ce concours s'adresse aux adultes et aux enfants (7-19 ans). Chaque participant peut envoyer jusqu'à deux haïkus entre le 15 mars et le 15 mai 2020, dans sa langue d'origine + traduction en français ou en anglais. Pour les français, il suffit d'envoyer en français.
- Veuillez aussi répondre à cette question : quelle est votre motivation pour participer à un concours ?
- Les deux haïkus doivent être inclus dans l'e-mail, en précisant le pays et la ville.
- Composition du jury pour adultes :  
Nicole Pottier – présidente du jury  
Iulia Ralia  
Maria Grigoriu  
Florin Grigoriu  
Vasile Moldovan
- Composition du jury pour enfants :  
Daniela Varvara – présidente du jury
- Des prix seront distribués : un grand prix « Albatros », 2<sup>nd</sup> prix et 3<sup>e</sup> prix. Jusqu'à dix mentions suivant la qualité des envois.
- Les critères de sélection sont les suivants : les haïku, originaux et non publiés, doivent se rapporter au thème choisi : le phare. Forme classique pour les haïku en langue originale (forme libre pour les traductions), avec un mot de saison – *kigo*. Construction solide. Association originale de deux parties distinctes. L'exhibition des sentiments ainsi qu'une simple description sont à éviter.
- Envoi à l'adresse : [albatrosconstantagmx.fr](mailto:albatrosconstantagmx.fr)
- Les résultats seront publiés à Constanta mi-août 2020.

Bonne participation à toutes et à tous !

*Nicole Pottier*



# L'écho de l'étroit chemin



*Introspection* – acrylique et technique mixte sur papier bristol fort

## Actualité de l'AFAH

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AFAH

- En raison de la pandémie qui sévit actuellement, l'Assemblée générale de l'AFAH, qui devait se tenir à Paris le 7 mars 2020, a été reportée *sine die*.

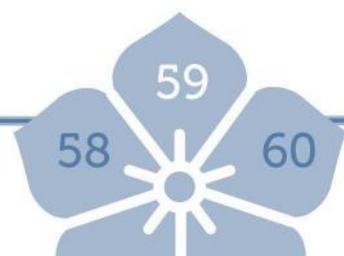
### EN 2021, L'AFAH FÊTERA SES 10 ANS D'EXISTENCE

- Nous ne manquerons pas de marquer l'événement à l'automne. Le programme n'est pas encore établi mais toute suggestion qui pourrait l'enrichir fera l'objet d'un examen attentif.

### L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN : ILLUSTRATIONS

Pour des raisons personnelles, Brigitte Briatte ne continuera pas à agrémenter de son art les pages de la revue. Tout le monde a pu apprécier depuis des années ses illustrations de talent, aquarelles et autres techniques. Nous la remercions bien sincèrement de son investissement.

Ce numéro 31 est émaillé des œuvres de la plasticienne morbihannaise Choupie Moysan, bien connue de tous, tant pour ses haïkus que pour son travail artistique. Nous sommes heureux de l'accueillir et lui adressons nos félicitations.



# L'écho de l'étroit chemin



*Loup y es-tu ? – techniques diverses et détails*



## BULLETIN D'ADHESION A L'AFAH

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : -----  
PRÉNOM : -----  
ADRESSE : -----  
PAYS : -----  
COURRIEL / TÉL. : -----

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France

Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du site AFAH : <https://association-francophone-haibun.com>



Copyrights des visuels :

Illustrations de Choupie Moysan

Couverture 1 : *Accumulation* – dessin pastel et acrylique

Sommaire 1 : *L'été en bleus, lagon* – encre et lavis

Sommaire 2 : *L'été en bleus* – acrylique, savon, alcool

Illustration finale : *Période sidérale* – acrylique, wrap, cire, poinçonnage, rotring sur bristol fort.

Conception du journal et choix des visuels : Danièle Duteil

Conception graphique : Meriem Fresson

Mise en page : Danièle Duteil

Ajustements : Michel Duteil

Responsable de publication : Danièle Duteil

